



Publiée par POIRIER, BESSÈTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II { PAR AN } MONTREAL, 5 JANVIER 1887 { UN NUMERO } No. 14
\$2.50 5 CENTS

LE JETTATORE



Al! misérable! oses-tu venir ici!

LE JETTATORE

(L'épisode qui précède a pour titre L'HÉRITAGE FATAL)

I

Le petit incendie allumé sur la table de M. Paul Morgan aurait pu prendre des proportions plus considérables si M. de Courtenay, homme de sang-froid avant tout, n'eût laissé le baron dans le cabinet de toilette, et, s'armant d'un vase plein d'eau, ne l'eût jeté sur la table.

Une fumée épaisse couvrit la flamme, et le feu s'éteignit.

Tout cela s'était fait si vite et avec si peu de bruit que le vieil Antoine n'avait rien entendu et n'avait pas quitté son lit, bien qu'il couchât dans l'appartement.

La première douleur calmée, le baron revint.

Il trouva M. de Courtenay qui avait ouvert la fenêtre pour laisser sortir la fumée et qui remettait tout en ordre.

Les fragments de la lettre brûlée étaient encore épars sur le tapis.

Le baron se baissa, les ramassa un à un, les posa sur la tablette de la cheminée et essaya de les réunir.

Chose impossible ! énigme indechiffable.

Les morceaux n'adhéraient plus les uns aux autres, et les quelques mots respectés par la flamme n'avaient plus, réunis, aucun sens.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il avec désespoir.

M. de Courtenay, revenu près de lui, regardait pardessus son épaule et lisait :

Auberge, Joseph, mar... or... figure... plaie béante... Cheval-Rouge... soupir... cent mille...

Tels étaient les mots vides de sens et sans aucune suite que M. Paul Morgan assemblait comme les pièces d'un casse-tête chinois.

— Allons, mon bon ami, dit alors M. de Courtenay, tu auras beau faire, ce n'est pas avec cela que tu auras jamais les indications nécessaires pour retrouver les gens spoliés par ton grand-père...

Le baron était en proie à un véritable désespoir, et il répétait avec une sorte de délire ces mots : *Auberge, Cheval-Rouge, Joseph, cent mille.*

M. de Courtenay l'interrompit :

— Ecoute, mon bon ami, dit-il, je crois que je vais pouvoir te venir en aide, écoute-moi.

Paul Morgan regarda son ami d'un œil égaré.

— Parle, dit-il.

— Je vais te faire un petit travail à l'Edgar Poë, si tu veux bien le permettre, poursuivit M. de Courtenay ; suis-moi.

Et il posa un doigt sur chaque mot :

— Evidemment, dit-il, *Cheval-Rouge* et *auberge*, vont ensemble. C'est à l'auberge du Cheval-Rouge que s'est passée la chose,

— Quelle chose ? demanda Paul Morgan qui semblait avoir le délire.

— Eh bien ! l'assassinat, le meurtre, si ce mot-là te blesse moins... car enfin il est question de ton grand-père, j'imagine.

— Après ? fit le baron d'une voix sourde.

— *Joseph*, reprit M. de Courtenay, pourrait bien être le nom de la personne assassinée. Mettons donc que celui que tu cherches s'appelle Joseph. Il y a évidemment beaucoup de Joseph dans le monde, mais enfin en cherchant bien...

Ce ton de persiflage qu'avait repris Léon de Courtenay agissait peu à peu sur l'exaltation et le désespoir de Paul Morgan, comme une douche glacée sur l'occiput d'un fou.

— Te moques-tu donc de moi ? lui dit-il d'un ton de reproche.

— Non pas, répondit Léon de Courtenay ; tu vas voir. Nous avons donc déjà l'explication de trois mots, *Joseph* et *l'auberge* du Cheval-Rouge. Bon ! *plaie béante* et *figures* vont ensemble. Joseph, selon toute apparence, après avoir été occis et ayant rendu le dernier soupir, avait au visage une plaie béante.

Il y a un commencement du mot *mar...* qui pourrait bien être *marquis*. Joseph était gentilhomme, et cela se conçoit

d'autant plus facilement que cela se passait au moment où la noblesse revenait de l'émigration.

Enfin, acheva M. de Courtenay, *or* et *cent mille* vont pareillement de compagnie.

Joseph, le gentilhomme, assassiné, avait cent mille francs en or.

La lettre n'aurait point brûlé que tu n'en saurais guère davantage.

Paul Morgan haussa les épaules.

— Or, reprit le viveur, suis bien ma logique. Ton grand-père, la chose est notoire, a volé cent mille francs. C'est beaucoup et c'est bien peu.

Supposons que cela se passait en 1806, c'est-à-dire il y a soixante ans, et supposons encore qu'un capital avec les intérêts et les intérêts des intérêts double tous les quinze ans, ton grand-père devait en 1821, c'est-à-dire quinze ans après deux cent mille francs ; en 1836, le double ; en 1851, le double, et aujourd'hui du dois à M. Joseph le double encore, soit seize cent mille francs. Tu vois que je suis aussi large que possible dans mes calculs de probité. Réunis un conoille de casuistes et, s'ils ne me donnent pas raison en me proclamant le Bayard de l'honnêteté bourgeoise, je veux être pendu.

— Mais où veux-tu donc en venir ? demanda le baron, qui commençait à ouvrir de grands yeux.

— A ceci, mon cher bon, que raisonnablement tu ne dois pas davantage à M. Joseph. Ton grand-père lui a emprunté cent mille francs en or, un peu violemment, je l'avoue, mais il a joliment fait prospérer son capital, puisque tu es prêt à lui rendre quatre vingt mille livres de rente.

— Mais où trouverai-je M. Joseph ? demanda le baron avec un accent désolé.

— Attends, tout à l'heure. Procédons par ordre. Du moment où tu ne dois que seize cent mille francs à M. Joseph, il t'en reste quatorze, soit, au bas mot, soixante mille livres de rente. Pauline est simple ; au besoin, elle remettra ses robes de bal. Ton beau-père liquidera sa situation et élèvera tes enfants dans l'horreur des affaires. Que te restera-t-il donc à faire, mon cher bon ? à retrouver M. Joseph ou ses descendants.

Les gens riches s'ennuient et se cherchent des occupations. Les uns collectionnent des faïences et des potiches ; les autres se cassent une jambe dans les steeple-chases ; d'autres courent le monde à la recherche de la médaille de l'empereur Othon, que personne n'a jamais trouvée.

Toi, heureux mortel, tu as un besoin toute prête. Tu recherches d'abord toutes les auberges qui portent pour enseigne : *Au Cheval-Rouge* ; tu les collectionnes, tu les ranges par catégories, tu les subdivises ensuite, et tu tries soigneusement toutes celles qui ont été le théâtre d'un assassinat.

— Après ? fit le baron.

— Si tu en trouves une où on a égorgé quelqu'un aux environs de 1806, tu tiens ton affaire.

— Et puis ?

— Et puis tu collectionnes les gens assassinés et tu finis par en découvrir un qui répond au nom de Joseph.

Le baron soupira.

— Mais que fais-je pendant ce temps-là des seize cent mille francs ?

— Tu les capitalises.

Paul Morgan prit son front à deux mains :

— Mon Dieu ! murmura-t-il, aurait-il donc raison et comprendrait-il mieux que moi la probité ?

— Allons ! allons ! dit M. de Courtenay en riant, me voilà tranquille à présent ; papa beau-père continuera à faire figure dans le monde et ta femme ne donnera pas de leçons de piano.

Laisse-moi fumer une cigarette ; comme tu le vois, la cigarette a du bon...

II

Environ quinze mois après les événements que nous racontions naguère, par une belle soirée de septembre, entre quatre

et cinq heures, un landau bleu attelé en demi-daumont, faisait, au pas, le tour du lac du bois de Boulogne.

Les équipages étaient nombreux, les cavaliers plus nombreux encore dans la grande allée sablée qui côtoie la chaussée des voitures.

Le landau bleu attirait tous les regards, non pour sa tenue irréprochable, non pour les deux trotteurs hors ligne qui le traînaient, mais à cause des personnes qu'il renfermait.

Une jeune femme éblouissante de beauté était assise à la droite d'un homme d'environ trente ans, aux favoris blonds, aux yeux bleus, au visage pâle et un peu fatigué, mais d'une distinction exquise.

Sur les coussins de devant du landau on voyait une belle grosse commère normande, portant le bonnet cauchois, et tenant sur ses genoux un adorable bébé de six mois tout emmaillotté de dentelles, et du bonnet brodé duquel s'échappaient les premières boucles d'une chevelure blonde.

Et la foule souriait en voyant passer la mère, le père et l'enfant, et les cavaliers rangés côte à côte, la tête de leurs chevaux tournée en face du lac, chuchotaient entre eux.

Les uns disaient :

— Depuis qu'elle est devenue la baronne Morgan, mademoiselle de Valserras est plus belle encore !

— C'est que, répondait un autre, il en est de certaines femmes comme de certaines fleurs ; elle s'épanouissent au soleil de la maternité, comme les fleurs dont je parle s'ouvrent tout à coup au grand air, en quittant la serre chaude où on les a élevés.

— Mon cher Léon, reprenait un troisième en s'adressant à un cavalier d'une rare élégance qui avait peine à contenir un tougoux double poney d'Écosse, noir comme un corbeau, vous êtes toujours lié avec Paul ?

— Toujours, Arthur, répondit M. de Courtenay. Car c'était lui qu'on interpellait ainsi.

— Le voyez-vous toujours autant depuis son mariage ?

— Toujours autant, mon cher Arthur, et il y a même pour cela une bonne raison.

— Laquelle ?

— C'est que je l'ai marié.

— Vous !

— O mon Dieu ! oui. Sans moi il n'aurait peut-être jamais épousé mademoiselle de Valserras.

— Vous m'étonnez, Léon.

— Chut ! mon ami, il est de petits mystères de la vie parisienne qu'il ne faut pas sonder.

Le landau passait en ce moment devant les deux jeunes gens. Ils saluèrent.

Pauline sourit à M. de Courtenay. Quant au baron, il le salua de la main, levant sur lui un regard mélancolique.

— Mais, mon cher ami, dit alors Arthur, il n'a pas l'air si heureux que cela, votre ami Paul.

— Bah ! dit M. de Courtenay que cette remarque fit tressaillir, c'est un garçon qui a le bonheur triste. Au fond, il est le plus heureux des hommes.

Les deux jeunes gens avaient remis leurs chevaux au galop, mais ils couraient en sens inverse du landau, et tandis que le baron Paul Morgan se dirigeait vers une des avenues qui aboutissent à Auteuil, ils remontaient, eux, vers le haut du lac, et gagnaient l'avenue de l'Impératrice.

Ils galopèrent côte à côte, et Arthur, celui-là même que nous avons vu, au début de cette histoire, essayer ses chevaux dans les Champs-Élysées et rencontrer Paul Morgan s'en allant à pied à Auteuil, par le Trocadéro, Arthur, disons-nous, se penchant vers M. de Courtenay, lui dit.

— Vous ne voulez donc pas, Léon, m'apprendre comment vous avez été mêlé au mariage de Paul ?

— Mon cher, répondit M. de Courtenay, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait vous divulguer un secret de famille qui ne m'appartient pas.

— Mille pardons, cher ami. Mais au moins me direz-vous pourquoi, depuis qu'il est riche et heureux, le baron a cette

figure de chevalier errant et cet air morne d'un coupable qui traîne après lui un remords ?

— Que voulez-vous, mon cher, je vous l'ai dit : Paul a le bonheur triste.

— Singulière raison ! Ah ! ça, comment se sont arrangées les affaires de M. de Valserras ?

— Tout naturellement.

— Mais encore . . .

— Le père de Pauline s'est trouvé ruiné du jour au lendemain.

— Je sais cela.

— Il avait même un déficit de huit à neuf cent mille francs.

— Que son gendre a payés ?

— Oui et non.

— Comment cela ?

— Les propriétés du banquier, à ce moment de sa ruine, couvraient au delà ses dettes. Seulement on ne vend pas des terrains et un hôtel du jour au lendemain. Il fallait huit cent mille francs dans les vingt-quatre heures ; Paul, qui venait d'hériter de son oncle et avait une somme importante liquide, les a prêtés. Seulement, M. de Valserras a reconnu à sa fille une dot de huit cent mille francs hypothéquée sur les terrains du Trocadéro.

— Et les terrains ne sont pas vendus ?

— Pas encore. On les laisse tout doucement doubler de valeur, ce qui sera l'affaire de quelques années.

— En sorte que M. de Valserras n'est plus banquier ?

— Non, et il paraît l'homme le plus heureux du monde ; il vit avec ses enfants, dans cette jolie villa d'Auteuil que vous connaissez sans doute.

— Je l'ai aperçue en passant.

Comme ils causaient ainsi, ils franchissaient la grille du bois, lorsque M. de Courtenay cria un *gare* énergique à un pauvre diable de piéton que son cheval avait failli heurter.

Le piéton se retourna.

C'était un homme aux cheveux blanchis, au visage pâle et souffrant. Les vêtements, quoique décents, annonçaient la gêne.

— Ah ! c'est vous, Simon ? dit M. de Courtenay.

Le piéton salua.

— Oui, monsieur, dit-il.

Léon de Courtenay avait retenu son cheval, et il tendit la main au piéton en se penchant un peu sur sa selle, au grand étonnement de son compagnon.

— Vous venez de la maison de santé, mon pauvre homme ? dit M. de Courtenay affectueusement.

— Oui, monsieur.

— Comment va votre fille ?

Le vieillard secoua la tête et répondit en étouffant un sanglot :

— Mal ! mal !

— Pauvre homme ! murmura M. de Courtenay.

Il glissa deux pièces d'or dans la main de Simon.

— Courage, mon ami, dit-il.

Le vieillard couvrit son visage de ses mains et des larmes jaillirent au travers de ses doigts amaigris.

Le cavalier qui répondait au nom d'Arthur assistait à cette scène bizarre avec un redoublement d'étonnement.

— Adieu, monsieur, et merci ! dit brusquement Simon.

Et il s'éloigna sans même se retourner pour regarder les deux jeunes gens qui continuaient leur chemin.

III

— Savez-vous Léon, dit alors Arthur, que vous avez de jolies connaissances, mon cher bon ?

— Dame ! répondit M. de Courtenay, vous en penserez ce que vous voudrez ; mais ce bonhomme m'intéresse fort.

— En vérité !

— Ensuite, il a joué un certain rôle.

— Dans le monde ?

— Non, dans le mariage de notre ami Paul Morgan.

Arthur se retourna à demi sur sa selle, tendit la jambe, gardant l'étrier au bord du pied, et regardant M. de Courtenay.

—Est-ce encore un secret, cela ? dit-il.

—Non, je puis vous dire ce qu'est ce bonhomme : il se nomme Simon.

—Et puis ?

—Il a une fille poitrinaire qui va mourir dans quelques jours, et que Paul et moi avons fait entrer, quand tout espoir de la sauver a été perdu, dans la maison de santé du docteur Richard qui est, vous le savez, auprès du bois, sur le versant de Boulogne. Elle devait mourir au printemps, avec des miracles on est parvenu à la faire vivre tout l'été.

—Quel âge a-t-elle ?

—Peut-être dix-huit, peut-être vingt ans.

—Et belle ?

—Elle avait une tête d'ange, des cheveux d'or et des yeux bleus.

—Pauvre enfant ! murmura Arthur.

—Simon est en même temps *jettator*, si cela peut vous intéresser, Arthur, poursuivit M. de Courtenay.

Et souriant, il forma avec son index et son petit doigt ces deux cornes obligatoires chaque fois qu'on parle d'un homme qui porte malheur.

—Oh ! bah ! il porte malheur !

—Mon Dieu ! c'est M. de Valscrres qui l'a dit.

—Ah ! ah ! et vous ne me prévenez pas, mon cher, et vous causez avec cet homme comme avec le premier venu !

—C'est que je ne crois pas à la jettature, moi.

—Mais, moi, j'y crois.

—Vous, Arthur ?

—Oui, moi... Et vous dites que Valscrres...

—Mon cher, reprit M. de Courtenay, je vous vois trop vivement intéressé, pour ne pas vous conter cette petite histoire. allons au pas et écoutez-moi.

Là dessus, Léon de Courtenay raconta tout ce qu'il savait de Simon et bien qu'il ne crût pas à la jettature, comme il était avant tout un historien fidèle et consciencieux, il n'omit point de mentionner ce c'était à la suite de leur rencontre avec Simon que M. de Valscrres s'était ruiné et que Paul Morgan avait perdu son oncle le Solognot.

Mais en même temps il constata que la mort de l'oncle ne pouvait être considérée comme un malheur, puisque Paul avait hérité.

Arthur était devenu tout pensif.

—Mais sérieusement, dit M. de Courtenay, vous croyez à la jettature ?

—Je vous l'ai dit.

Et pour preuve, le jeune homme montra une belle corne de corail qui pendait à ses breloques.

—Bah ! dit Léon de Courtenay, M. de Valscrres en avait une et cela ne l'a pas empêché de sauter.

—Comme moi, tenez, reprit Arthur, je crois que la mienne ne me préservera pas.

—De quoi ?

—D'un malheur qui va m'arriver.

M. de Courtenay haussa les épaules.

—Vous êtes plus fous les uns que les autres, dit-il.

Ils étaient alors dans la contre-allée sablée et arrivaient à cet endroit où la rue de la Pompe occupe un peu obliquement l'avenue de l'Impératrice.

Une succession de tombereaux chargés de moellons et de matériaux longeait cette voie et interceptait sans pudeur l'avenue.

Force fut donc à M. de Courtenay et à son compagnon de s'arrêter.

Un cavalier qui accourait au galop derrière eux s'arrêta aussi, mais si brusquement, si maladroitement que son cheval, après s'être cabré, retomba sur ses pieds, ou plutôt sur la croupe du pur-sang d'Arthur et lui laboura la cuisse de ses deux sabots de devant.

Le pur-sang se cabra à son tour et s'élança tête baissée dans un petit interstice existant entre deux tombereaux.

Il passa, et se trouva d'un bond de l'autre côté de la rue de la Pompe, mais non sans avoir frotté la jambe de son cavalier au large collier du cheval d'un des tombereaux.

Il résulta de cette double mésaventure que, lorsque M. de Courtenay, les tombereaux passés, rejoignit Arthur, il le trouva contenant avec peine son cheval fou de douleur et passant lui-même sa main sur sa cuisse meurtrie et son pantalon déchiré.

En même temps, le cavalier maladroit, cause de cet accident, continuait tranquillement son chemin et ne songeait pas à s'excuser.

—Mort-Dieu ! exclama Arthur, qui était quelque peu irascible, voilà un monsieur d'une impertinence achevée.

Le monsieur en question était un de ces aventuriers de l'asphalte qui sont devenus millionnaires entre deux liquidations, mais qui, ayant passé leur jeunesse partout ailleurs que dans le monde, n'ont pas eu l'occasion d'apprendre les plus vulgaires éléments du savoir-vivre.

Arthur mit son cheval au galop et le rejoignit.

—Hé ! monsieur, lui cria-t-il, mille pardons !

Le millionnaire tout neuf se retourna, le sourcil froncé, la lèvre dédaigneuse, toute sa vulgaire figure empreinte de l'impertinence que l'argent donne à un parvenu.

—Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il, sans même porter le bout des doigts au bord de son chapeau.

—Regardez mon cheval, monsieur.

—Eh bien !

—Et mon pantalon.

—Me prenez-vous pour votre tailleur ? dit le millionnaire avec son ton insolent.

—Non, mais pour un homme qui n'a pas plus d'années de mariage que de jours d'éducation, répondit sèchement Arthur. On peut être brave sans avoir été bien élevé.

—Monsieur, dit le millionnaire avec arrogance, vous m'insultez !

—Non, dit Arthur avec flegme, je vous corrige.

Ce qui se passa alors eut la durée d'un éclair.

Le cavalier maladroit leva sa cravache ; Arthur fit faire un saut de côté à son cheval et esquiva le coup, disant :

—C'est bien, je me tiens pour insulté et je vous tuerais demain.

Quand M. de Courtenay, demeuré en arrière, arriva, son ami Arthur échangeait sa carte avec M. René Maillefer. C'était le nom de l'homme enrichi.

—Vous êtes mon témoin, lui dit-il.

Et comme M. de Courtenay demandait une explication sur ce qui s'était passé, Arthur ajouta avec un sourire mélancolique :

—Vous le voyez, la jettature ne fait pas attendre ses effets, nous étions bien calmes tout à l'heure, et me voici avec un duel sur les bras.

—Ma parole ! murmura à part lui M. de Courtenay, cela est fort bizarre, en effet, et je commence à me demander si Simon ne porte pas malheur.

IV

M. de Courtenay n'était pourtant pas homme à s'inquiéter longtemps et à laisser dominer son esprit par des préoccupations superstitieuses.

Il n'avait pas dépassé l'Arc-de-Triomphe, chevauchant toujours botte à botte avec son ami Arthur, qu'il avait déjà fait le raisonnement suivant :

—Il y a deux ans, à la même époque, j'ai été dans une situation semblable à celle d'Arthur, et je ne connaissais pas Simon.

Je me suis battu et j'ai été blessé, bien que mon adversaire eût tous les torts. Par conséquent, c'est bien un pur hasard que la querelle que vient d'avoir Arthur ait suivi notre rencontre avec notre prétendu *jettator*,

Cette réflexion faite *in petto* et à la seule fin de mettre sa conscience en repos, M. de Courtenay releva la tête et dit à son compagnon :

—Est-ce que, sérieusement, tu vas donner suite à cette affaire ?

—Naturellement, répondit Arthur.

—Mais, qu'est-ce que ce monsieur ?

—Voilà sa carte.

M. de Courtenay lut ce nom : René Maillefer, et haussa un peu les épaules.

—Mon bon ami, dit-il, il faut être indulgent pour ce monsieur. Si la provocation n'est pas sans remède, je t'engage à ne pas aller plus loin.

—Il a levé sa cravache sur moi.

—Diable !

—Tu comprends donc qu'il faut que les choses aillent leur train.

M. de Courtenay ne répondit pas.

—Nous allons entrer au club, reprit Arthur, et tu demanderas à Gaston de R... ou à quelque autre de nos amis de se joindre à toi. Vous arrangerez cela pour demain matin, à l'épée, bien entendu.

M. de Courtenay fit un signe de tête affirmatif et ils continuèrent à descendre les Champs-Élysées.

Le club dont ils faisaient partie tous deux était sur le boulevard.

—Mon bon, dit Léon de Courtenay, lorsqu'ils furent au rond-pont, viens chez moi, tu t'installeras dans mon fumoir et j'irai au club pendant ce temps-là.

Ils prirent alors la rue du Cirque, traversèrent le faubourg Saint-Honoré et, par la rue de la Ville-l'Évêque, arrivèrent au boulevard Malesherbes, que M. de Courtenay habitait, si on s'en souvient.

Un groom prit les deux chevaux en mains, et M. de Courtenay, après avoir installé Arthur chez lui, se dirigea à pied vers la Madeleine.

—Il ne faut pas, se dit-il, donner à cette chose-là plus d'importance qu'elle n'en mérite.

Je vais arranger à mon petit Arthur un petit duel à la première goutte de sang, et pour cela il me faut un homme raisonnable et non point un étourdi comme Gaston de R..., qui ne recule devant aucun luxe de courage lorsqu'il fait battre ses amis.

Le mois de septembre est, pour les Parisiens de la haute vie un mois de villégiature, de chasse et de voyages, et le *tout Paris* qu'ils fréquentent est à peu près désert.

Il n'y avait donc que très peu de monde au club quand M. de Courtenay y arriva.

Mais, par contre, un personnage, qu'on n'y voyait que rarement depuis longtemps, s'y trouvait assis dans une embrasure de croisées et lisant un journal du soir.

—Par exemple ! fit Léon en riant, je veux passer pour un philanthrope si je vous croyais ici !

Le personnage leva la tête. C'était M. de Valsorres.

—Ah ! c'est vous, Léon ? dit-il.

—Oui, mon cher bon, et je ne m'attendais guère à vous trouver ici.

L'ancien banquier se prit à sourire :

—Je suis du club depuis l'âge de dix-neuf ans, dit-il, j'en ai quarante-cinq, voyez si je ne suis pas un des doyens.

—Le doyen de tous, dit un autre personnage assis tout près de là. Je ne suis venu qu'après vous, Valsorres !

—Mais on ne vous voit jamais, surtout depuis le mariage de votre fille, dit M. de Courtenay.

—Je ne viens pas à Paris une fois en huit jours, tout à l'heure je me suis trouvé sur le boulevard, ayant soif et ayant chaud, et je suis monté. Et puis je ne dîne pas à Auteuil. Mes enfants dînent en ville ce soir, et ils m'envoient au cabaret.

Mon cher bon, reprit M. de Courtenay, l'accent avec lequel vous dites "mes enfants" est parfaitement onctueux,

mais il ne vous donne rien de vénérable. Vous êtes aussi jeune à l'œil que votre gendre, et vous allez voir, par le service que je vais vous demander, quel cas je fais de votre attitude à la papa.

—Vous avez besoin de moi ?

—Oui, vous connaissez Arthur de M...

—Parbleu !

—Voulez-vous avec moi lui servir de témoin ?

Il se bat ?

—Oui, demain matin.

Mais, mon cher, dit M. de Valsorres, vous voulez donc me faire gronder par ma fille et par mon gendre ?

—Ils ne le sauront pas. D'ailleurs, écoutez, c'est un véritable service que je vous demande. Arthur a eu une querelle des plus sottes avec un homme qui n'est et ne sera jamais de notre monde, et je voudrais d'abord que la rencontre n'eût pas de suites graves et qu'elle ne fit aucun bruit. Comme dit la Palphérine, le héros de Balzac, quand on est quelqu'un, on ne se bat qu'avec quelque chose.

—Quel est donc l'adversaire ?

Un homme qui a fait fortune en six mois. Voilà sa carte. Au nom que M. de Valsorres lut tout bas, le membre du club qui était assis tout auprès, à la fenêtre voisine, fumant son cigare et prenant à petites gorgées un verre d'absinthe, leva tout à coup la tête.

—Mille excuses, mes bons amis, dit-il, si votre conversation m'arrive ainsi par lambeaux ; mais ne dites-vous pas qu'Arthur de M... a une affaire ?

—Oui, fit M. de Courtenay.

—Avec M. René Maillefer ?

—Précisément.

—Est-ce que cela ne peut pas s'arranger ?

—Je ne crois pas.

Tant pis ! dit le buveur d'absinthe avec flegme.

—Mais pourquoi donc ?

—Parce que le bonhomme dont vous parlez est de première force à l'épée.

—Et Arthur, donc !

Le buveur d'absinthe est un imperceptible haussement d'épaules, puis il répondit :

—Au fait, cela vous regarde, et non moi. Mais...

V

—Mais quoi ? fit M. de Courtenay.

—Cet homme a la main malheureuse.

—Ah ! ah !

—Il a tué deux hommes le même jour.

—Et dans la même pièce, sans doute, drame ou féerie, ricana M. de Courtenay, car il a la tournure d'un ancien cabotin de province.

—Il a le mauvais œil, dit froidement le buveur d'absinthe.

—Comment ! lui aussi ?

Mais à peine avait-il prononcé ce mot, que M. de Courtenay se mordit les lèvres jusqu'au sang.

—Diable ! pensa-t-il, il ne faut pas parler de mauvais œil devant Valsorres, et, s'il savait que nous avons rencontré Simon, il ne voudrait pas servir de témoin à Arthur.

Ce mot de mauvais œil avait, du même coup, plongé M. de Valsorres dans une rêverie profonde.

Un quart d'heure après, MM. de Valsorres et Léon de Courtenay quittaient le club.

L'ex banquier passa alors son bras sous celui de M. de Courtenay et lui dit :

—Mais quelle singulière idée avez-vous eue là, mon ami, de venir me chercher pour que je serve de témoin à Arthur de M... ?

—Je ne vous cherchais pas, répondit Léon, mais vous ayant rencontré, je me hâte de vous choisir, attendu que je veux avec moi un homme sage et non quelqu'un des fous qui fréquentent notre club. Je ne veux pas d'un duel à outrance, d'abord parce que j'aime beaucoup Arthur, et ensuite...

— Ensuite ? fit M. de Valsorres un peu étonné.
 — Ensuite, j'ai une raison que je ne vous donnerai que lorsque j'aurai votre parole.
 — Voyons ?
 — Votre parole que vous ne m'abandonnez pas et que, quelque histoire que je puisse vous raconter, vous demeurerez le témoin d'Arthur.
 — Soit, dit M. de Valsorres en souriant, je vous donne ma parole d'honneur.
 — Eh bien, reprit Léon, fumons un cigare sur le boulevard et je vais vous conter cela.
 Ils entrèrent au bureau de tabac du Grand-Hôtel et lorsqu'ils eurent allumé chacun un cabanos, Léon continua :
 — Etes-vous toujours superstitieux, cher ami ?
 — Mais je ne l'ai jamais été, mon cher, dit M. de Valsorres.
 — Pardon, vous croyiez jadis à la jettature.
 — Oh ! je croyais à l'influence néfaste de Simon, voilà tout.
 — Y croyez-vous encore ?
 — Hélas ! oui. Comment pourrait-il en être autrement, du reste ? N'est-ce pas trois jours après l'avoir vu pour la dernière fois que je me suis réveillé ruiné ?
 — Eh bien, dit Léon, je sais quelqu'un à qui il n'a pas porté malheur.
 — A qui donc ?
 — A votre gendre.
 — Paul l'a vu à peine.
 — Vous vous trompez, mon ami. Paul l'a vu beaucoup et souvent. Et tenez, maintenant, on peut bien tout vous dire.
 En effet, Paul et son ami, respectant les terreurs mystérieuses de M. de Valsorres, avaient toujours caché à ce dernier ce qu'ils avaient fait pour Simon et sa fille.
 M. de Valsorres écouta M. de Courtenay en pâlisant.
 — Oh ! dit-il, vous avez fait le malheur de Paul, mon ami.
 Léon tressaillit.
 — Que voulez-vous dire ? fit-il.
 — Peul est le mari de ma fille, reprit l'ex-banquier.
 — Sans doute.
 — Pauline l'adore et ils ont tout ce qui saurait constituer le bonheur en ce monde, un bébé, de la fortune et de la jeunesse.
 — Eh bien, ne sont-ils pas heureux ?
 M. de Valsorres soupira.
 Puis serrant le bras de Léon :
 — Mon ami, dit-il, Paul m'épouvante. Après son mariage, il a emmené sa femme en Italie. Quand ils sont revenus, il n'était plus le même homme.
 Triste, songeur, parfois sombre, il a des accès de misanthropie dont j'ai vainement cherché la cause.
 — Et vous ne l'avez pas questionné ?
 — Cent fois.
 — Que vous a-t-il répondu ?
 — Rien. Il me quittait brusquement, mais pas assez quelquefois pour que je n'eusse le temps de voir rouler une larme dans ses yeux. Ah ! mon ami, maintenant, je m'explique tout. C'est Simon...
 — Vous vous trompez, dit M. de Courtenay.
 — Oh !
 — Et tenez, demain, quand nous aurons fait battre Arthur et Maillefer, s'il n'arrive rien de bien grave, eh bien, je vous donnerai le moyen de connaître les motifs de la tristesse de ce pauvre Paul ?
 — Ainsi vous ne croyez pas à l'influence de Simon ?
 — Au moins pour ce qui concerne Paul. Il y a une autre raison...
 — Vous la connaissez ?
 — Oui.
 — Mais parlez donc alors, fit le banquier.
 — Non, pas moi. Paul vous dira tout quand vous lui aurez dit : Léon m'a touché deux mots de votre histoire.
 — Mais vous m'intriguez au dernier point, mon ami.
 — Voilà comme je suis, fit M. de Courtenay en souriant.

— Et vous oubliez de me dire quelle est la seconde raison qui vous a déterminé à me choisir pour votre cotémoïn ?
 — Je veux vous prouver que Simon ne porte pas malheur.
 — Simon n'a rien à faire dans cette rencontre.
 — Mais si.
 — Comment cela ? demanda M. de Valsorres d'une voix quelque peu altérée.
 — Arthur et moi nous revenions du bois...
 — Bon !
 — A la grille de l'avenue de l'Impératrice, nous rencontrons Simon à qui je parle et donne la main.
 — Mon Dieu !
 — Arthur croit à la jettature, il porte comme vous une corne de corail à ses breloques ; quand il a su que Simon était jettator, il s'est écrié : " Il va très certainement m'arriver malheur !"
 En effet, cinq minutes plus tard, il avait une querelle avec ce M. René Maillefer.
 — Vous voyez bien ! dit M. de Valsorres.
 — J'avoue, reprit M. de Courtenay que, tout d'abord, j'ai été agité d'une vague inquiétude et que toutes vos superstitions m'ont passé par l'esprit. C'est pour cela que, tout d'abord, j'ai voulu avec moi un homme raisonnable qui pût m'aider à écarter toutes les mauvaises chances dans cette rencontre. Mais voici, mon cher bon, qu'un tout autre sentiment s'empara de moi.
 — Lequel ?
 — Je suis persuadé qu'en dépit de la prétendue influence néfaste de Simon, Arthur tuera ce M. Maillefer.
 M. de Valsorres secoua la tête.
 — Et je veux, ajouta Léon de Courtenay, que vous assistiez à ce démenti solennel donné à la jettature, comme j'espère bien, demain, vous voir, d'un mot, ramener la sérénité sur le front assombri de votre gendre.
 Comme il parlait ainsi, M. de Courtenay s'arrêta.
 Ils étaient au coin de la rue Caumartin.
 — C'est ici, dit-il, que demeure M. Maillefer à qui nous allons demander raison.

VI

M René Maillefer habitait un somptueux appartement tout neuf, encombré d'un mobilier fort riche, quoique d'un goût médiocre, et il y avait dans son antichambre une demi-douzaine de valets dont l'insolence égalait celle du maître.
 Comme il s'attendait à la visite des témoins de M. Arthur de M..., il était rentré chez lui et n'était plus sorti.
 M. de Valsorres et Léon le trouvèrent dans un veston de velours noir à collet et à parements cerise, le cigare aux lèvres, parfaitement calme, du reste, et paraissant se soucier fort peu d'un coup d'épée.
 Il reçut ces deux messieurs avec toute la politesse dont il était susceptible, leur donna l'adresse de deux de ses amis auxquels il avait écrit un mot, et qui devaient se trouver chez l'un deux, tout à côté, rue Godot-de-Mauroy.
 Léon de Courtenay et M. de Valsorres se retirèrent alors, et prirent le chemin de la rue de Mauroy.
 Léon était devenu tout à coup sérieux, et il fronçait légèrement le sourcil.
 — Hé ! hé ! dit M. de Valsorres, est-ce que vous allez, vous aussi, tomber dans une rêverie profonde ?
 — Non ; mais la figure de ce M. Maillefer ne me va pas, répondit Léon.
 — Ah !
 — Elle a quelque chose de fatal qui m'effraye.
 — Pour Arthur ?
 — Oui.
 — Alors, fit M. de Valsorres, vous aussi vous allez croire à l'influence néfaste de Simon ?
 Léon de Courtenay ne répondit pas, et ils continuèrent à marcher l'un près de l'autre sans échanger un mot.
 Les témoins choisis par M. René Maillefer étaient deux

jeunes gens parfaitement bien élevés, du reste, qui tout d'abord s'excusèrent d'avoir accepté le rôle sérieux de témoin. et cherchèrent même à arranger l'affaire en se montrant conciliants.

Malheureusement, M. René Maillefer avait levé sa cravache sur M. Arthur de M..., et l'offense était trop grave pour que la rencontre pût être évitée.

Les témoins de M. Arthur de M... avaient le choix des armes et optèrent pour l'épée.

Il fut convenu que la rencontre aurait lieu le lendemain, au bois de Boulogne, dans la partie qui avoisine le parc des Princes.

— Mon cher ami, dit M. de Valslerres à Léon de Courtenay en regagnant le boulevard, vous pensez bien que je ne reviendrai pas ici demain matin ; vous prendrez Arthur et vous irez directement au bois, où vous me trouverez à la porte d'Auteuil.

— Je comprends cela, répliqua M. de Courtenay ; mais, puisque vos enfants dînent en ville et que vous comptez dîner au cabaret, pourquoi ne dînerions-nous pas ensemble.

— Comme il vous plaira, dit M. de Valslerres...

— Ah ! par exemple, à une condition...

— Laquelle ?

— Vous ne me questionnerez plus.

— Sur quoi ?

— Sur la tristesse de votre gendre, dont je vous ai dit connaître le motif, et vous attendrez à demain.

— Soit, dit M. de Valslerres.

L'ancien banquier n'avait guère qu'une dizaine d'années de plus que Léon de Courtenay, ce qui expliquait le pied d'intimité sur lequel ce dernier s'était placé avec lui.

Ils dînèrent chez Durand, place de la Madeleine, et M. de Courtenay reconduisit M. de Valslerres dans son phaéton.

Le père de Pauline arriva encore le premier à la villa. Le baron et sa jeune femme n'étaient pas encore rentrés.

— Il faut avouer, pensait l'ex-banquier en gagnant sa chambre, que je me suis chargé d'une singulière besogne, et que je joue un rôle qui n'est pas de mon âge. Si Paul et ma fille savaient cela, ils me gronderaient.

Mais il y avait une bonne raison pour que, s'ils apprenaient la mission acceptée par M. de Valslerres, ils ne l'apprirent que cette mission remplie.

En se mariant, Paul Morgan avait renoncé à ses habitudes matinales. M. de Valslerres, par contre, avait conservé les siennes. Il était toujours levé à six heures et demie en automne, et à cinq heures en été.

Or, il n'y avait pas un quart d'heure de marche de chez lui au rendez-vous convenu, et il sortirait de chez lui sans même éveiller la curiosité et l'attention du jardinier.

Il se mit donc au lit avant que ses enfants ne fussent rentrés ; mais, chose facile à expliquer, il dormit peu et mal, et la sinistre figure de Simon passa plus d'une fois devant ses yeux. Quand le jour parut, quand, après avoir fait sa toilette du matin, il descendit au jardin, M. de Valslerres était convaincu que Simon avait par avance porté malheur à Arthur de M..., et que celui-ci serait tué.

Mais cette conviction devait être corroborée encore par un événement inattendu.

L'ex-banquier descendit par la rue de la Source, prit la rue des Vignes, arriva dans la grande rue d'Auteuil et se dirigea vers la porte du bois.

Tout à coup ses cheveux se hérissèrent, ses tempes se mouillèrent d'une sueur glacée ; il sentit son cœur se serrer, et ses jambes refusèrent de le porter.

Un homme était assis sur le revers du talus des fortifications, et tenait sa tête dans ses mains.

Cet homme pleurait.

Bien qu'il ne vit pas son visage, le banquier le reconnut sur-le-champ. C'était Simon.

Simon, qui venait de Paris à pied, le pauvre homme, pour aller voir sa fille, et qui attendait que le moment d'entrer dans la maison de santé fût venu.

Si M. de Valslerres eût continué son chemin, peut-être qu'absorbé dans sa douleur, Simon ne l'aurait point vu.

Mais il s'était arrêté, et instinctivement le malheureux père leva la tête.

Alors ses larmes cessèrent soudain de couler, son visage amaigri reprit cette expression de méchanceté infernale qui avait si souvent fait pâlir le banquier, et, quittant la place où il était, il marcha droit à M. de Valslerres.

Celui-ci aurait voulu fuir, mais une force invincible le cloua au sol.

VII

Simon avait des éclairs dans les yeux et ce rire méphistophélique qui donnait le frisson arqua ses lèvres minces et livides. Il vint droit à M. de Valslerres, se planta devant lui et l'appela par son nom de baptême, le nom qu'il lui donnait au collège, Alfred.

— Eh bien, Alfred, lui dit-il, es-tu content ? ma fille va mourir, et c'est ton gendre qui me donne du pain. Ah ! je ne voulais pas d'abord, je repoussais la main d'un homme qui te touche, car je continue à te haïr, toi qui es la cause première de tous mes malheurs ; mais ma fille souffrait tant !... j'ai été lâche... je mange le pain de mes ennemis... Es-tu content ?

Et il riait, cet homme dont les yeux étaient encore pleins de larmes, et dans ce rire il y avait une fureur désespérée. M. de Valslerres ne répondait pas.

— Le médecin m'a dit hier, continua Simon, que ma fille mourrait au commencement d'octobre, dans un mois... Oh ! ce sont des gens habiles, les médecins, et s'ils sont quelquefois impuissants à guérir, et s'ils ne peuvent rendre une fille à son père, au moins lui disent-ils, à un jour près, la date de sa mort. Ah ! ah ! ah !

M. de Valslerres essaya de balbutier quelques mots, mais sa gorge crispée et sa langue desséchée s'y refusèrent.

Simon reprit avec son accent sarcastique et timbré d'un sombre désespoir ;

— Tu seras bien content, n'est-ce pas ? quand tu me verras tout seul mendiant mon pain, allant chercher un asile sur les fours à plâtre de la banlieue, jusqu'à ce que la police correctionnelle prenne soin de moi comme vagabond ; car, vois-tu, Alfred, quand ma fille sera morte, je ne veux plus rien de ton gendre... non, non, plus rien !...

Et il s'éloigna sur ces derniers mots, et regagna le talus des fortifications, sur lequel il pleurait tout à l'heure.

M. de Valslerres n'avait pas bougé.

Pâle, frémissant, ému jusqu'aux larmes de la douleur de cet homme, qu'il considérait comme son ennemi et envers lequel cependant il avait eu un premier tort, l'ex-banquier paraissait être rivé au sol.

Un moment, il eut la tentation de fuir à toutes jambes et de manquer au rendez-vous qu'il avait donné.

Une autre pensée lui passa en même temps par l'esprit ; il songea à aller se jeter aux genoux de Simon et à lui demander humblement pardon du mal qu'il lui avait fait.

Mais sa fierté se révolta.

Enfin le sentiment d'un devoir à remplir, de sa parole donnée à tenir domina tout chez lui ; et faisant un effort, il se dirigea vers le sentier qui, tout auprès des fortifications, descend au parc des Princes.

Comme il y entra, il entendit un bruit de voiture derrière lui et se retourna.

Il aperçut alors M. de Courtenay dans son phaéton, ayant auprès de lui Arthur de M... Ces messieurs étaient venus par Passy et le boulevard Montmorency.

M. de Valslerres s'arrêta au bord du sentier, et l'épouvante le reprit en voyant la voiture des deux jeunes gens passer à dix pas de Simon.

Mais ni Léon ni Arthur de M... n'aperçurent le pauvre père, et, certes, en ce moment, M. de Valslerres se fût bien gardé de leur montrer le jettatore.

Les deux jeunes gens sautèrent à terre en apercevant le banquier et vinrent à lui.

Léon avait sous son bras les épées enveloppées dans un fourreau de serge verte.

M. de Valslerres n'aperçut alors qu'Arthur était un peu pâle. Celui-ci lui tendit la main et lui dit :

—Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu m'assister, je vous remercie avec d'autant plus d'effusion que j'ai le bizarre pressentiment que c'est le dernier service que vous me rendrez.

—Mais es-tu bête ! dit M. de Courtenay en riant.

—Comte, répondit Arthur gravement, je me suis battu plusieurs fois, et tu sais si je me conduis en galant homme. Eh bien, aujourd'hui j'ai un battement de cœur atroce ; ce n'est pas de la peur, non, c'est un pressentiment : voilà tout.

M. de Valslerres avait tourné la tête vers le talus sur lequel Simon était allé s'asseoir ; et soudain il respira plus librement, car Simon avait disparu.

Une autre voiture, un coupé fermé arrivait en ce moment. C'était M. René Maillefer et ses témoins.

Ces messieurs descendirent pareillement de voiture ; on se salua, et ses six personnes prirent le sentier sans échanger un mot.

Cette partie du bois est tout à fait solitaire à sept heures du matin.

Le voisinage d'Auteuil semble même éloigner l'idée qu'elle sera choisie pour une rencontre, et les gardes du bois de Boulogne s'y promènent rarement.

Au bout de quelques minutes de marche, M. René Maillefer, Arthur de M... et leurs témoins eurent trouvé une éclaircie d'une dizaine de mètres carrés ; l'herbe était courte et le fond de terre sablonneux : c'était comme un endroit fait exprès.

Les deux adversaires se tinrent à distance, tandis que les témoins causaient à voix basse, mesuraient les épées et tiraient les places au sort.

Puis ils mirent habit bas.

—Eh bien, mon cher, dit alors tout bas M. de Courtenay au père de Pauline, est-ce que vous avez des pressentiments, vous aussi ?

—Oui, fit l'ex-banquier d'un signe de tête.

Léon haussa imperceptiblement les épaules.

—Je considère Arthur comme un homme mort, ajouta M. de Valslerres, qui était plus pâle encore que M. de M...

—Mais pourquoi ? est-ce à cause du jettator ?

—Oui, je l'ai vu.

—Quand ?

—Tout à l'heure.

—Mais, mon cher, ce n'est pas vous qui vous battez...

—Je le sais bien, mais tout à l'heure vous avez passé près de lui, Arthur et vous.

—Près de Simon ?

—Il était assis sur le talus des fortifications.

—Au diable vos impressions ! murmura M. de Courtenay, qui fut repris, lui aussi, d'une vague angoisse ; on finirait par les partager.

Et il porta son épée à Arthur, qui venait de mettre habit bas, et lui souffla à l'oreille :

—N'oublie pas le contre de quarte, c'est le salut.

Deux secondes après M. René Maillefer et Arthur de M... tombaient en garde et engageaient le fer.

VIII

M. René était d'une jolie force à l'épée, chose assez extraordinaire, si on songe qu'il n'était riche que depuis fort peu de temps, l'escrime étant l'exercice des gens de loisir et d'éducation.

Cependant il tirait fort bien et avait dans sa jeunesse, à Bordeaux, fréquenté les salles d'armes pendant de longues années.

En outre, il avait un magnifique sang-froid.

Dès le premier engagement M. de Valslerres pâlisant et Léon de Courtenay échangeant un coup d'œil plein d'alarmes Quoique tirant assez bien, Arthur de M... était évidemment d'une force inférieure.

Deux fois en dix secondes, Léon de Courtenay ferma même les yeux, car il vit l'épée de M. de Maillefer trouver le chemin de la poitrine d'Arthur.

Cependant le coup fut paré.

Arthur se défendait avec une énergie désespérée ; on eût dit que, convaincu qu'il allait mourir, il essayait de prolonger son existence quelques minutes encore.

Et M. de Courtenay, la sueur au front, se disait :

—La jettature n'est donc pas un vain mot ?

Tout à coup on entendit un léger cri.

Puis on vit M. Maillefer faire un brusque saut en arrière, et l'épée échapper à sa main.

Chose imprévue, improbable, miraculeuse ! l'épée d'Arthur avait touché M. René Maillefer au-dessous du sein droit, et lui avait fait une légère piqûre.

C'était donc M. Maillefer qui avait jeté ce cri.

Et quand il eut reculé, il porta vivement la main à sa poitrine, murmura un mot : "J'ai froid !" chancela et tomba tout à coup à la renverse.

M. Maillefer était mort...

M. de Courtenay, M. de Valslerres, se regardèrent d'un œil stupide ; tandis que M. Arthur de M..., obéissant à un premier mouvement de regret et presque de désespoir, se précipitait sur le corps de son adversaire.

Les témoins de ce dernier essayèrent de le relever, mais l'un d'eux se fût bien vite aperçu que tout soin était inutile.

La mort avait été pour ainsi dire instantanée.

Arthur de M..., pâle, hors de lui, les regarda alors et leur dit :

—Messieurs, vous me rendrez cette justice que je me suis battu loyalement.

—Oui, monsieur, répondirent-ils.

Alors le vainqueur les salua et rejoignit ses témoins, qui causaient à voix basse.

—Eh bien, disait M. de Courtenay à l'ex-banquier, vous avez pourtant vu Simon ce matin, et nous avons passé auprès de lui, Arthur et moi, et Arthur était convaincu qu'il allait être tué. Que pensez-vous de la jettature, maintenant ? Se peut-il que des hommes d'éducation comme vous aient de pareilles superstitions ?

M. de Valslerres ne répondit pas ; il baissait la tête et paraissait en proie à une morne tristesse.

Arthur de M... s'approcha alors :

—Que faut-il faire maintenant ? dit-il.

—Une chose bien simple, mon ami, nous en aller.

—Comment ! nous laissons ces messieurs tout seuls, en présence de ce cadavre ?

—Chacun prend soin de ses morts, dit Léon. Et puis les gardes du bois ne sont pas loin ; n'oublions pas qu'on peut très-bien aller en prison à la suite d'un duel, et il est parfaitement inutile de s'y exposer. Nous allons remonter par le sentier jusqu'à la route d'Auteuil à Boulogne, où nous avons laissé les deux voitures. Nous donnerons à ces messieurs le coupé de ce pauvre Maillefer, et tout sera dit. Nous aurons fait notre devoir jusqu'au bout.

Le programme fut suivi à la lettre.

Nous l'avons dit, cette partie du bois est tout à fait déserte le matin ; et, bien que le coupé de M. Maillefer et le phaéton de M. de Courtenay fussent demeurés à cent pas de la grille d'Auteuil, ils n'avaient attiré l'attention de personne.

Arthur marchait le premier, le front penché, en proie à un tremblement convulsif, et désespéré du foudroyant résultat de cette rencontre.

M. de Courtenay avait de nouveau passé son bras sous celui de M. de Valslerres et lui disait :

—Maintenant, mon cher bon, je vais tenir la parole que je vous ai donnée hier.

—Ah ! fit le banquier en tressaillant.
 —Votre gendre est triste.
 —Hélas !
 —Et vous ne songez plus, j'imagine, à attribuer cette tristesse à l'influence néfaste de Simon.
 —Non certes.
 —Cependant elle a une cause.
 —Que je cherche vainement, soupira M. de Valserrès.
 —Eh bien, dit M. de Courtenay, rentrez chez vous, mon ami, et attendez que Paul, selon son habitude, descende dans le jardin pour fumer un cigare.
 —Bon.
 —Alors dites-lui que vous avez dîné avec moi hier, et que je vous ai dit ceci : " Je sais pourquoi votre gendre est triste, et s'il n'entre pas avec vous dans la voie des aveux, je vous dirai tout."
 —Mais, dit brusquement M. de Valserrès, qu'a-t-il donc fait ? que lui est-il donc arrivé ?
 —Oh ! une chose bien simple...
 —Mais parlez donc, mon ami, parlez ! reprit vivement M. de Valserrès, pourquoi ne me diriez-vous pas tout vous-même ?
 —Non, je ne vous dirai rien, ou plutôt si, écoutez-moi. Paul est le plus honnête et le plus chevaleresque des hommes, mais...
 —Mais quoi ? fit le banquier anxieux.
 —Mais il a un grand tort.
 —Lequel ?
 —Le tort de se croire un malfaiteur de la pire espèce, un homme sans probité et sans conscience.
 —Oh !
 —J'ai essayé de lui démontrer le contraire ; mais vous savez très-certainement plus éloquent que moi, mon très-cher, et c'est pour cela que je ne veux pas vous en dire davantage.

Comme M. de Courtenay parlait ainsi, ils arrivaient en haut du scottier.

Arthur, qui avait pris les devants, s'était approché du cocher de M. Maillefer, auquel il parlait à voix basse.

—Adieu, cher, et merci ! dit M. de Courtenay en montant dans son phaéton et prenant les rênes des mains de son groom.

Puis tout bas :

—Et ne croyez plus à la jettature, hein ?

Ensuite il s'adressa à Arthur :

—Allons, en voiture, dit-il. Tu étais pâle tout à l'heure ; maintenant te voilà rouge comme si tu allais avoir un coup de sang. Nous allons regagner Paris et tu prendras un bain. Adieu, Valserrès...

Et M. de Courtenay, toujours calme, toujours positif, rendit la main à son trotteur, laissant M. de Valserrès retourner à Auteuil, à pied, et tout bouleversé de ses dernières paroles.

Quel était donc le crime que le baron Paul Morgan croyait avoir à se reprocher ?

IX

M. de Valserrès reprit donc à pied le chemin de la villa.

Quand l'ancien banquier introduisit sa clef dans la serrure de la grille, il vit une fenêtre ouverte, celle du cabinet de toilette de son gendre.

Puis, ayant fait quelques pas, il aperçut le baron assis sur un banc de verdure et plongé dans sa morne rêverie habituelle.

En entendant le pas de M. de Valserrès crier sur le sable des allées, Paul Morgan releva brusquement la tête.

—Ah ! c'est vous, monsieur ? lui dit-il ; je vous croyais encore couché.

—Vous savez que suis matinal, Paul, et tel que vous me voyez je reviens du parc des Princes.

—Que diable êtes-vous allé faire là ?

—J'avais un rendez-vous. Je vous conterai cela tout à

l'heure. Tenez, allons nous asseoir là-bas, dans ce pavillon, au fond du jardin.

En passant son bras sous le sien, il entraîna Paul Morgan vers le pavillon.

—Savez-vous, commença celui-ci, que vous êtes quelque peu mystérieux ?

—En effet, dit gravement l'ex-banquier.

Et lorsqu'ils furent assis sous le pavillon de verdure, M. de Valserrès reprit :

—Vous savez que j'ai dîné au cabaret hier.

—Oui, où cela ?

—Chez Durand. Et devinez avec qui ?

—Dites-le moi tout de suite, fit le baron avec mélanco-
 lie ; je ne devine jamais rien.

—J'ai dîné avec M. de Courtenay.

A ce nom, Paul Morgan tressaillit de nouveau et une légère rougeur colora son front.

—Mon ami, continua M. de Valserrès d'une voix grave, presque émue, je n'ai pu cacher à M. de Courtenay, qui est votre ami, le bizarre changement qui s'est opéré en vous depuis que, de votre propre aveu, vous êtes l'homme le plus heureux du monde...

—Et Courtenay... balbutia le baron.

—Courtenay m'a dit qu'il savait la cause de votre mélan-
 colie.

—Ah !

—Et il me la dira, poursuivit M. de Valserrès avec un accent de fermeté, si vous ne me faites vous-même et sur le champ cette confidence.

—Monsieur...

—C'est au nom de ma fille, qui pleure quelquefois dans le silence et l'isolement, que je vous supplie de parler.

—Vous le voulez ?

—Je l'exige.

Il s'échappa comme un gémissement des profondeurs de la poitrine de Paul Morgan.

Puis, tout à coup, son œil brilla, les pommettes de ses joues se colorèrent de nouveau.

—Monsieur, dit-il, avec le ton résolu d'un homme qui veut enfin soulager sa conscience par l'aveu d'une faute, je vous ai sauvé avec la fortune de mon oncle ; c'est avec cette fortune que j'ai pu conserver à votre fille ce luxe au milieu duquel elle avait toujours vécu, et je suis un grand misérable, croyez-moi, car cette fortune ne m'appartient pas et n'était qu'un dépôt dans mes mains.

M. de Valserrès étouffa un cri et se leva stupéfait.

—Ah ! dit Paul en s'animant, vous avez voulu que je parle, eh bien ! vous m'écouteriez jusqu'au bout.

Et alors il fit à son beau-père une confession pleine et entière ; il lui raconta jusqu'aux moindres détails de ce drame intime auquel nous avons assisté.

M. de Valserrès l'écouta froidement jusqu'au bout, sans l'interrompre.

Alors, comme Paul avait fini et qu'il se tenait devant son beau-père comme un coupable devant le juge qui doit prononcer sa condamnation, M. de Valserrès lui dit :

—Mon ami Léon de Courtenay avait raison, selon les lois un peu élastique de notre monde ; votre grand-père, après avoir volé une somme importante, a fait une fortune considérable...

Beaucoup de gens feront, en tout repos de conscience, le raisonnement de M. de Courtenay. Vous ne devez rendre, selon eux, que la somme volée, en calculant ce qu'aurait produit cette somme en capitalisant pendant soixante années.

Mais cette théorie humaine, logique, raisonnable en apparence, votre conscience la repoussait, et, comme vous, je la désapprouve.

En effet, mon ami, si votre aïeul n'avait pas volé ce premier argent, aurait-il pu faire fortune ?

Paul baissa la tête et ne répondit pas.

—Donc, la source de cette fortune est impure, et pas plus vous que moi n'avons le droit d'y toucher.

— Ah ! fit Paul avec un soupir de soulagement. Eh bien, que faut-il faire maintenant ?

— Demain je vous répondrai, dit froidement M. de Valserrès. Pas un mot aujourd'hui devant votre femme.

X

Le lendemain, en effet, M. de Valserrès fit un petit signe à son gendre, au moment où le déjeuner s'achevait.

Paul Morgan se leva de table et sortit le premier, laissant sa jeune femme occupée du bébé.

Peu après, M. de Valserrès le rejoignit dans le jardin.

— Mon ami, lui dit-il en le conduisant sous ce même pavillon de verdure où ils avaient causé la veille, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier et j'ai même passé une partie de la matinée à entasser des chiffres, ni plus ni moins que si j'étais encore banquier.

Mes réflexions n'ont fait qu'asseoir mon opinion que nous n'avons pas le droit de détourner une obole de l'héritage de votre oncle.

Paul Morgan ne répondit pas, il baissa même la tête, et le nom de Pauline expira sur ses lèvres, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux.

À l'heure suprême du sacrifice, le baron ne tressaillait pas ; mais il ne pouvait s'empêcher de songer à sa femme et à son enfant, riches encore aujourd'hui, et qui seraient pauvres demain.

M. de Valserrès continua :

— Donc cette fortune, dont vous avez distrait près d'un million depuis dix-huit mois, doit être reconstituée tout entière.

Vous avez pris huit cent mille francs pour me sauver du déshonneur, mais ces huit cent mille francs ne sont pas perdus, puisque je n'ai point vendu mes terrains du Trocadero.

J'estime que leur vente couvrira, et même au-delà, intérêts compris, cet emprunt que vous avez fait au lieu d'autrui dont vous étiez dépositaire.

Lorsque j'ai eu acquiescé cette conviction, poursuivit M. de Valserrès, j'ai songé à vous, à votre femme, à votre enfant. Que va-t-il vous rester ?

Ma mine n'a pas été aussi complète que je le supposais tout d'abord ; quelques créances me sont rentrées, cette maison où nous sommes est bien à nous ; et quand Pauline aura vendu ses diamants, nous aurons peut-être bien une dizaine de mille livres de rentes. Hélas ! je sais bien que la transition sera dure pour la pauvre enfant ; on ne passe pas sans douleur de l'opulence à la médiocrité.

Mais je connais ma Pauline, elle acceptera cette nouvelle situation avec un courage résigné et presque avec joie, car elle a le sentiment des grands sacrifices et du devoir absolu.

À ces derniers mots Paul Morgan se jeta dans les bras de M. de Valserrès.

— Vous êtes le plus loyal des hommes et le meilleur des pères, dit-il. Ah ! pourquoi ne vous ai-je point ouvert mon âme dès le premier jour ?

M. de Valserrès reprit :

— S'il est tout simple d'accomplir un devoir, j'estime qu'on le doit faire inopinément.

Il ne faut pas que vous soyez obligé de dire à tous ceux qui vous ont cru riche : Je me dépouille de la fortune que vous me connaissiez, parce qu'elle ne m'appartient pas.

Un seul homme a notre secret, c'est Courtenay, et Courtenay est un galant homme, qui sera muet.

Par conséquent, voici ce que j'ai imaginé.

Il nous faut environ deux ou trois mois pour vendre les terrains du Trocadero.

Pendant ce laps de temps, nous nous préparerons peu à peu à la transition dont je vous parle, et l'automne viendra.

Il se trouvera bien un médecin complaisant qui prescrira à votre femme un hiver en Italie. Avec dix mille livres de rente, on est presque riche là-bas.

Nous partirons au commencement de novembre, et Paris,

qui trouvera ce départ tout naturel, nous aura oubliés dans quelques mois.

— Vous parlez d'or, monsieur, dit le baron Paul Morgan, mais n'oubliez pas une chose ?

— Laquelle ?

— La fortune de mon oncle reconstituée, qu'en ferons-nous, puisque j'ai laissé brûler cette lettre qui devait me mettre sur la trace de ceux à qui elle appartient ?

— D'après ce que vous m'avez dit, vous avez pu arracher aux flammes quelques mots auxquels M. de Courtenay attribue un sens.

— Oui.

— Eh bien, ces mots nous guideront. Nous chercherons, et croyez-le bien, mon ami, nous finirons par trouver, dussions-nous pour cela nous adresser à quelqu'une de ces agences mystérieuses qui ont pour métier de rechercher les héritiers, et les héritages.

Tandis que M. de Valserrès parlait ainsi, Pauline apparut au seuil du pavillon.

M. de Valserrès et le baron tressaillèrent et échangèrent un regard qui aurait pu se traduire ainsi :

— Nous avons tout prévu, sauf une chose. Comment oserons-nous lui apprendre la vérité ?

Mais la jeune femme comprit ce regard, elle embrassa son père, tendit la main à son mari et leur dit :

— J'ai tout entendu, je sais tout, et je suis fière de vous !...

Et comme un cri leur échappait :

— Pauvre père ! dit-elle, crois-tu donc que ta Pauline a besoin d'être riche pour être heureuse ? Que peut nous faire l'argent, puisque nous nous aimons tous trois ? N'est-ce pas, Paul ?

XI

Une dizaine de jours s'étaient écoulés, gros de ces petits événements qui constituent le drame dans la vie parisienne.

M. de Valserrès avait mis le plus grand ordre dans ses affaires, c'est-à-dire qu'il avait donné à son notaire pleins pouvoirs pour la vente des terrains du Trocadero et de sa villa d'Auteuil.

Les domestiques avaient été congédiés, sous le prétexte que leurs maîtres partaient en voyage.

Les chevaux et les voitures avaient été vendus chez Chéri, et Antoine, le vieux valet de chambre qui avait vu naître le baron Paul Morgan, s'occupait, à huit heures du matin, de boucler les valises et de fermer les malles de ses maîtres, qui devaient se rendre, le soir même, au chemin de fer de Paris à Marseille.

En se rendant à Paris pour régler quelques dernières affaires, Paul, arrivé à la grille du bois, aperçut l'ex-banquier penché sur l'herbe et paraissant attendre quelqu'un.

Le baron hâta le pas.

À sa vue, M. de Valserrès eut un mouvement de surprise et presque de contrariété.

— Mon ami, dit-il, en descendant du talus et prenant le baron par le bras, il y a huit jours que je viens ici chaque matin, et toujours inutilement. Aujourd'hui, c'est la dernière fois, puisque nous partons ce soir, et, comme ma sœur Anne dans Barbe-Bleue, je ne vois rien venir.

— Mais qui donc attendez-vous ?

— Vous ne le devinez donc pas ?

— Mon Dieu, non.

— Tenez, mon ami, poursuivit le banquier, à cette même place où j'étais tout à l'heure, il y a huit jours, j'ai vu le pauvre Simon qui pleurait.

Ce nom fit tressaillir Paul Morgan.

— Il attendait là que le moment de pénétrer dans la maison de santé fût venu.

— Et vous espérez qu'il reviendra par ici ?

— Sans doute. Il me semble qu'il doit aller voir la pauvre enfant tous les jours.

— Eh bien ?

— Eh bien, fit simplement M. de Valserrès, je voudrais que cet homme me pardonnât...

Et comme il disait cela avec une émotion pleine de noblesse et de franchise, Paul Morgan fit un mouvement de surprise.

— Tenez, dit-il, le ciel vous écoute. Voilà Simon.

Et son doigt étendu montrait le pauvre homme qui cheminaient lentement, le front penché et les yeux abaissés vers le sol.

Comme Simon approchait, M. de Valserrès fit un mouvement et se plaça au milieu du chemin.

Alors Simon releva machinalement la tête, et reconnaissant M. de Valserrès, il s'arrêta brusquement.

Celui-ci fit un pas vers lui :

Simon, dit-il, j'ai été bien coupable avec vous, voulez-vous me pardonner ?

Et il lui tendit la main.

Mais Simon haussa les épaules, et un ricanement féroce lui déchira la gorge.

— Est-ce que tu m'as pardonné, toi ? dit-il.

Tu ne te souviens donc plus que je te parlais de ma détresse, que je te disais que ma jeune femme et mon enfant seraient sans pain, si tu me chassais ? Ah ! ah ! ah ! M'as-tu écouté, alors ?

M. de Valserrès ne se découragea point.

— Tout ce que tu dis là est vrai, dit-il, et je suis un grand coupable vis-à-vis de toi. Mais n'es-tu pas assez vengé ? Ne m'est-il pas arrivé assez de malheurs depuis vingt ans pour que tu sois satisfait ? J'ai perdu ma femme, je me suis ruiné...

— Oh ! oh ! fit Simon, dont les yeux brillaient de méchanceté, tu t'es ruiné !

— Oui, dit simplement le banquier.

— Mais ton gendre est riche... ta fille est heureuse... ah ! ah ! ah !

— Simon !

Elle ne mourra pas au mois d'octobre comme la mienne, car ils me l'ont dit, ces hommes habiles qu'on appelle les médecins. Au mois d'octobre, dans soixante jours... comprends-tu ça ? qu'un père sache exactement l'époque où il n'aura plus d'enfant...

Et le malheureux avait un rire sinistre qui étreignait douloureusement le cœur du baron Paul Morgan demeuré à distance et qui ne s'était pas encore montré.

M. de Valserrès tenta un dernier effort.

— Simon, dit-il, tu n'es donc pas chrétien ?

— Que le ciel me garde ma fille ! blasphéma le malheureux... alors...

Mais qui te dit, poursuivit M. de Valserrès, que les médecins ne se trompent pas ?...

Simon haussa les épaules.

Pardonne-moi, reprit M. de Valserrès, donne-moi la main et peut-être que Dieu aura pitié de ton enfant... peut-être...

Mais Simon interrompit M. de Valserrès, qui lui tendait toujours la main par un nouvel éclat de rire ; puis il la repoussa brutalement :

— Arrière ! misérable, dit-il, arrière ! toi qui as été le bourreau de ma femme et de mon enfant, je te hais comme au premier jour, arrière ! arrière !

Et il passa la tête haute, l'œil en feu, l'écume à la bouche, tandis que M. de Valserrès soupirait et laissait échapper un geste de désespoir.

Mais un autre personnage se dressa tout à coup devant lui. C'était Paul Morgan.

Et, cette fois, Simon fit un pas en arrière et balbutia quelques mots inintelligibles.

Paul lui mit la main sur l'épaule :

— C'est mal ce que vous avez fait là, monsieur, dit-il ; Dieu commande le pardon des injures et il vient en aide à ceux qui lui obéissent.

— Ce qui n'empêche pas que mon enfant va mourir, dit le pauvre père dont la colère était tombée tout à coup sous la voix grave et sympathique du baron.

— Qui vous l'a dit ? répondit Paul, les médecins, n'est-ce pas ?

— Oui, les médecins, et ils le savent.

— Mais ils ignorent les secrets de la Providence... et qui vous dit que la Providence ne sauvera point votre enfant ?

Simon secoua la tête.

— Ne blasphémez pas et souvenez-vous, poursuivit Paul Morgan. Il y a plus d'un an que je vous ai vu pour la première fois, agenouillé au chevet de votre fille. Un médecin vous avait dit qu'elle n'avait que quelques jours à vivre, et vous pleuriez. Pourtant, Dieu, que vous niez, vous est venu en aide, puisqu'un an s'est écoulé et que votre fille n'est pas morte... et que peut-être on parviendra à la sauver.

Simon sentait son âme se fondre peu à peu au souffle de cette parole éloquente et simple.

Il regardait Paul avec une sorte d'effarement, et tout à coup obéissant encore à sa haine, il s'écria :

— Mais comment avez-vous pu, vous si noble et si bon, épouser la fille de cet homme ?

— Parce que cet homme est bon et qu'il s'est repenti, répondit Paul Morgan.

Puis, avec une autorité subite, il prit la main du pauvre père et lui dit :

— Écoutez-moi, j'ai un pressentiment bizarre, mais dans lequel j'ai foi.

— Que voulez-vous dire ? balbutia Simon.

— Les médecins ont condamné votre fille, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le pauvre père, dont les yeux se remplirent de larmes encore une fois.

— Eh bien, j'ai la conviction qu'elle vivra.

— Vous croyez cela, vous ?

— Oui, je le crois. Et maintenant, voulez-vous donner la main à votre ennemi ? Dieu attend peut-être ce sacrifice de votre part pour lui rendre la santé.

Simon poussa un cri, et il regarda de nouveau le baron avec une avidité défiante.

— Oh ! dit-il tout à coup, je sais bien pourquoi vous me dites cela... c'est pour que je donne la main à cet homme... mais je ne le puis pas... je ne le puis pas !... je le hais trop !...

Et Simon repoussa Paul Morgan comme il avait repoussé M. de Valserrès ; et il prit la fuite en répétant :

— Je le hais ! oh ! je le hais !...

M. de Valserrès, pâle et muet, les yeux rivés au sol, n'avait point bougé de place.

Le baron retourna vers lui, prit sa main dans les siennes et lui dit :

— Mon père, nous avons fait notre devoir. Maintenant laissez-moi répéter à mon tour vos paroles : Adviene ce pourra !

Et il entraîna le banquier en ajoutant :

— Vous savez que nous partons ce soir, et nous n'avons pas de temps à perdre d'ici là.

XII

Si le coucou obstiné roulait encore, il y a quelques années, sur la route de Paris à Versailles, le Rhône a conservé son coche, ou plutôt son bateau à vapeur, qui lutte courageusement avec le chemin de fer.

La *Mouche* partait de Lyon à cinq heures du matin, et descendait le Rhône jusqu'à Arles.

Or, le surlendemain du jour où M. de Valserrès avait essayé vainement de se réconcilier avec Simon, nous eussions retrouvé l'ancien banquier et sa famille sur le bateau à vapeur du Rhône, s'acheminant vers cette Italie où ils allaient cacher leur pauvreté volontaire.

Le vieil Antoine et une petite bonne qui portait l'enfant dans ses bras étaient les uniques serviteurs qu'ils eussent emmenés.

Une seule personne, à Paris, avait été dans le secret de leur départ et de leur sacrifice.

C'était M. de Courtenay.

Le viveur avait un peu haussé les épaules ; mais, en pré-

sence de cette prôbité chevaleresque, il avait fini par s'incliner.

Le Rhône est un fleuve parfois dangereux.

En hiver, il est souvent couvert de brouillards qui interrompent la navigation.

En été, pour peu que la sécheresse se soit prolongée, les eaux baissent rapidement, et il arrive que, d'un jour à l'autre, d'immenses bancs de sable apparaissent tout à coup là où l'on croyait avoir un passage sûr et facile.

Entre Tournon et Valence, le Rhône a une largeur déme mesurée ; aussi est-ce l'endroit où l'eau manque tout d'abord.

Un accident de cette nature devait arriver à nos voyageurs. Plusieurs fois déjà le capitaine de la *Mouche* avait fait stopper et jeter la sonde.

Mais, quand la *Mouche* fut à un quart de lieu au-dessus du confluent de l'Isère et du Rhône, le pilote qui tenait la barre déclara qu'il était impossible d'aller plus loin sans courir les plus grands dangers.

Il n'y avait ni ville ni village sur les deux rives, en face du bateau.

La sécheresse avait été extrême cet été-là, cependant il avait plu depuis deux jours, et le capitaine, tout en gramma lant, annonça aux passagers qu'il était à peu près certain de voir le niveau du Rhône remonter, pendant la nuit prochaine, sous l'action d'une crue subite.

Du reste, le brave homme offrait de rendre leur acquit aux voyageurs pressés et de les faire conduire en canot à la plus prochaine station du chemin de fer.

M. de Valserrres s'était consulté avec son gendre. Quel parti prendrait-on ?

Le baron pensait que mieux valait attendre à bord du bateau.

M. de Valserrres, au contraire, prétendait que cette crue rêvée par le capitaine pouvait bien se faire attendre fort longtemps.

Enfin Pauline montra cette maison qui se dressait solitaire sur la rive gauche.

— Et pourquoi, dit-elle, ne passerions-nous pas la nuit dans cette auberge ?

Le baron et M. de Valserrres se rangèrent à cette dernière opinion.

Les montagnes à droite et à gauche s'abaïssaient brusquement et formaient l'entonnoir d'une vallée, dont cette auberge, vers laquelle se dirigeaient les passagers de la *Mouche*, semblait être le point central.

Montagnes noires, hérissées d'arbres au feuillage sombre ; vallon sinistre en dépit de sa verdure, et dans lequel l'esprit rêveur reconstituait volontiers quelque drame du temps passé.

La maison elle-même, qui, vue du bateau à vapeur, avait un aspect honnête et tranquille, changeait de physionomie à mesure qu'on approchait.

Elle n'était pas blanche, avec des treilles de vigne, comme la plupart des maisons du Midi.

On avait dû mélanger au mortier qui avait servi à crépir ses murs de la brique pilée, car ses murs étaient rougeâtres.

Portes et fenêtres étaient de la même couleur, et un peu plus foncées peut-être.

Enfin un arbre unique croissait, morne et désolé, auprès de cette maison solitaire.

La chaloupe approchait toujours, et à mesure des hêtres nains apparaissaient au-dessous du buisson de houx ; et tout à coup le baron Paul Morgan, que ces hêtres fascinaient sans qu'il pût trop se rendre compte de cette bizarre attraction, le baron tressaillit ; il venait de lire ces mots :

A L'AUBERGE-ROUGE

On loge à pied et à cheval.

Paul Morgan avait tout à coup saisi le bras de M. de Valserrres :

— Mais regardez donc, lui dit-il, regardez donc !

— Eh bien ! quoi ? fit celui-ci.

— Vous ne lisez pas ! *L'Auberge Rouge* !

— En effet, répondit l'ancien banquier. Eh bien !

— Eh bien !... si... c'était... là... *

Et la voix de Paul Morgan tremblait.

Mais, mon ami, fit M. de Valserrres en souriant, il y a peut-être trois cents auberges rouges en France.

— Oui, mais ne voyez-vous pas comme celle-ci est isolée.

— Soit.

— Comme elle est sinistre d'aspect, à l'entrée de ce vallon... Comme ces montagnes sont noires...

— Mais, mon ami, murmura M. de Valserrres d'un ton plein de doute, pensez vous donc que l'homme qui commet un crime se commande un paysage ?

Oh ! fit le baron, j'ai comme un pressentiment que nous allons savoir quelque chose ici.

M. de Valserrres ne répondit pas.

Enfin la chaloupe accosta la rive droite.

Elle contenait onze personnes, y compris les deux serviteurs emmenés par Paul Morgan.

Tout le monde sauta lestement à terre.

Il n'y avait pas soixante mètres de distance de la berge à l'hôtellerie, et cependant nul ne bougea dans celle-ci.

Et, enfin, comme les voyageurs n'étaient plus qu'à une dizaine de pas du seuil de la maison, un chien aboya, puis une porte s'ouvrit.

Une femme entre deux âges, petite, bossue, le visage coururé par la petite vérole, s'arrêta un moment sur le seuil.

Jamais, sans doute, l'Auberge-Rouge n'avait eu pareille aubaine, et la femme qui venait de se montrer en paraissait fort embarrassée.

Le commis voyageur, qu'on s'est plu souvent à ridiculiser, est aujourd'hui le seul Français qui sache voyager, soit toujours de belle humeur, sache être industrieux et trouver des ressources partout.

— Hé ! la petite mère, dit celui qui, fort heureusement faisait partie de la troupe des passagers, voilà des gens qui ont bien faim, qui viennent vous demander à souper.

La femme regardait tout ce monde avec ahurissement, et elle ne répondit pas tout d'abord.

— C'est pourtant une auberge ici ? dit encore le commis voyageur.

— Oui, monsieur, répondit enfin cette femme, mais les bourgeois n'y viennent point ; il n'y a guère que le maire de Saint-Andéol, qui a une ferme par ici, qui vient coucher chez nous deux fois par an. Nous ne logeons que des voituriers et des rouliers.

Et comme elle ne paraissait pas se remuer et s'émuvoir davantage, le commis voyageur lui passa ses deux bras sous les aisselles, la souleva et la rangea de côté, déblayant ainsi le seuil de la porte.

— Mais je n'ai rien à vous donner ! dit enfin cette femme d'un ton de mauvaise humeur.

— Bah ! fit le voyageur de commerce, nous avons vu des poules dans la cour, on leur tordra le cou.

Voyant la maison ainsi prise d'assaut, la bossue se résigna. Elle s'en alla dans la cour et appela une petite servante qui étendait du linge sur une corde.

La servante se hâta d'accourir, et la maîtresse s'empara de deux poules et d'un coq, en disant à la maritorne :

— Va chercher des œufs au grenier.

Paul Morgan, toujours silencieux, regardait les poutres enfumées, la cheminée à haut manteau de la salle d'auberge, et son esprit persistait dans cette idée que ce n'était pas le hasard qui l'avait amené dans cette maison, mais bien la Providence.

XIII

Une heure après, l'Auberge-Rouge fonctionnait comme une véritable auberge.

La broche tournait, la table était couverte d'une grosse nappe de toile écru, et la jeune baronne se faisait une fête de manger dans une cuiller de fer battu.

La bossue ne grognait plus ; elle avait compris vaguement

que tous ces gens-là s'en iraient en laissant de beaux écus, et non point la modeste pièce de trente sous des rouliers, et il n'y a plus qu'une chose qui le chagrinait, c'était l'absence de son homme et du vieux.

—Où est-il donc votre homme ? lui demanda le commis voyageur, qui n'avait cessé de tenir le dé de la conversation.

—A la chasse, avec *Finette*.

—Qu'est-ce que *Finette* ?

—C'est notre chienne, donc ! une bonne bête, allez, et qui a fait tuer plus de lièvres et de perdreaux que tous les chiens des Avignonnais qui viennent par ici pour faire la chasse aux grives.

—Et le vieux ? qu'est-ce que c'est ?

—C'est le père à mon homme.

—Où est-il donc ?

—Il est parti à Saint-Andréol, avec l'âne et le charreton, pour rapporter des provisions, car on n'a rien de rien, par ici.

La bossue jeta à sa maritorne un regard fulminant :

—Mêle-toi donc de ce qui te regarde ! dit-elle.

—Ah ! ah ! ah ! s'écria le peintre, à qui les charges d'atelier revinrent en mémoire, est-ce qu'on fait disparaître les voyageurs ici ?

—Seigneur Dieu ! fit la bossue en joignant les mains et levant les yeux au ciel, c'est pourtant le vieux, avec son histoire, qui est cause de tout ça.

—Ah ! reprit le commis voyageur, il y a une histoire ?

—Pour notre malheur ! monsieur.

—Eh bien, il faut nous la dire, ma bonne femme, fit le peintre en riant, nous aimons les histoires après boire, pourvu qu'on puisse les raconter devant les dames.

Et il salua.

—Je gage, reprit le commis voyageur, qu'on a assassiné quelqu'un ici.

La bossue ne dit rien ; mais la servante, qui apportait l'omelette, se chargea de répondre ; c'est de son temps.



Sa tête s'inclina sur l'épaule de M. de Courtenay.

—Alors il ne reviendra point ce soir.

—Oh ! si fait ; peut-être dans une heure, peut-être dans deux.

Paul Morgan écoutait tout cela avec une religieuse attention.

Le commis voyageur intarissable poursuivit ses questions :

—Alors il ne vous passe pas grand monde ici ? dit-il.

—Non, monsieur, rien que des voituriers, et il est rare qu'ils arrêtent.

—Ah !

—Et si nous n'avions pas du bien à travailler, ce n'est pas les profits de l'auberge qui nous nourriraient.

La servante, une assez jolie fille, au rire niais, pensa qu'après s'être donné tant de mal, elle pouvait bien placer son mot.

—Et puis, voyez-vous, mes bons messieurs, dit-elle, l'auberge n'a pas bonne odeur ; c'est des bêtises pourtant, mais c'est comme ça.

—Mais tais-toi donc ! s'écria la bossue avec colère. Si mon homme l'entendait...

Et comme elle disait cela, le chien de cour aboya ; en même temps, par la porte demeurée ouverte, un autre chien entra en hurlant joyeusement et frétilant de son bout de queue, en se frottant au tablier de l'hôtesse.

C'était *Finette*, la chienne d'arrêt de l'aubergiste.

Le chasseur apparut au même instant sur le seuil, et s'arrêta, un peu étonné de voir tant et de si beau monde chez lui.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, assez grand, large d'épaules, le nez busqué, les dents blanches et pointues, la barbe d'un noir de jais.

Il avait quelque chose de dur, de cruel même dans son regard. C'était bien le type de ce paysan méridional que les guerres civiles et religieuses fanatisaient si aisément.

Il n'avait rien entendu, et cependant il devina tout.

—Messieurs et dames, dit-il en plaçant sur une table voi-

sine de celle du souper sa carnassière, à travers les mailles de laquelle on apercevait un lièvre et deux perdrix rouges, il passe si peu de monde par ici, que nous sommes bien démontés et que nous ne savons pas toujours ce que nous offrirons aux voyageurs. Hé ! Suzanne, ajouta-t-il, toujours d'une voix brève et dure, s'adressant à la maritorne, pluma ces perdrix, on les mettra à la broche.

—C'est inutile, dit alors Paul Morgan, nous avons soupé.

—Et bien soupé, dit un des commis voyageurs.

Et nous comptons joliment dormir. Avez-vous de bons lits ?

—Nous ferons de notre mieux, répondit l'hôte. Ce n'est pas les matelas et les lits qui nous manquent, au temps du roulage, nous avions jusqu'à trente rouliers.

—Était-ce avant l'assassinat ? demanda le peintre.

A cette question, l'hôtelier plâta.

—Qui vous a donc parlé de cette vieille histoire ? fit-il d'un ton de menace ; c'est cette bête de Suzanne, pour sûr !...

Et il lança un regard terrible à la maritorne.

Puis, comme s'il eût eu à cœur de ne pas laisser peser plus longtemps un soupçon sur lui ou les siens, il reprit :

—Cet assassinat dont on vous a parlé, dit-il, a eu lieu voici plus de soixante ans. Je n'étais pas né, comme vous pensez bien, et mon père, que vous verrez tout à l'heure, n'avait pas dix ans.

—Mais qui a-t-on assassiné ?

—Un voyageur.

—Et quel était l'assassin ?

—Un autre voyageur.

En ce moment, on entendit sur la route un petit trot et un bruit de roues.

Tenez, dit l'aubergiste, voici le vieux qui revient et il vous dira ça mieux que moi, car il s'en souvient comme si c'était aujourd'hui, et s'il n'avait pas eu la rage de la raconter à tout le monde pendant toute sa vie, nous aurions peut-être plus de voyageurs...

XIV

Celui qu'on appelait le *vieux* justifiait merveilleusement cette épithète.

C'était un petit vieillard sec, maigre, chétif, au menton anguleux, au nez recourbé comme un bec de perroquet, et dont les petits yeux gris avaient conservé comme un rayon de jeunesse et de vivacité.

Le vieux avait un autre nom, comme on le pense bien : il s'appelait Guillaume Pointu.

Les Pointu tenaient l'Auberge-Rouge de père en fils depuis plus d'un siècle.

—Ah ! dit-il en entrant, après avoir jeté un long regard sur cette table qu'entouraient une dizaine de personnes, il me semble que le bon temps de l'Auberge-Rouge revient. Hein ! qu'en dis-tu, mon garçon ?

Et il regarda son fils assez méchamment.

—C'est un bateau du Rhône qui s'est ensablé, dit brusquement Jean Pointu, le fils de Guillaume et par conséquent le mari de la bossue.

—Il paraît que ces messieurs et ces dames ne savent pas l'histoire ? ricana le vieillard.

Le fils eut un geste de colère.

—Personne ne la saurait sans vous, vieux bavard, dit-il sans se préoccuper davantage du respect filial.

—Ça, c'est vrai, fit le vieux Guillaume, et il y aurait beau jour même qu'on l'aurait oubliée, si je ne la racontais pas de temps à autre.

Le vieux fut ravi ce soir-là de se trouver un auditoire aussi choisi et aussi nombreux.

—Ah ! ah ! dit-il, ces messieurs ne savent pas l'histoire ? Eh bien ! on la leur dira.

—Et nous vous écouterons avec plaisir, bonhomme, dit le peintre. De quoi s'agit-il ?

—D'un assassinat, dit brusquement Jean Pointu.

—Ne l'écoutez pas, dit le vieux ; il ne sait pas la chose comme moi.

—Eh bien ! parlez donc !

Jean Pointu échangea un regard plein de fureur avec sa femme la bossue, mais il ne souffla mot, ni elle non plus, et tous deux allèrent s'asseoir sous le manteau de la cheminée, tandis que les voyageurs se montraient fort impatients d'entendre le récit du vieillard.

—Excusez-moi si je vous demande un verre de vin, dit celui-ci, la route de Saint-Andréol ici est joliment poussiéreuse. J'ai le gosier plus sec qu'un four.

—Buvez, mon brave homme, dit le peintre, qui lui versa un plein verre de ce vin noir et capiteux dont les méridionaux sont si fiers et qui n'est supportable qu'avec beaucoup d'eau.

Le vieux but, puis il s'exprima ainsi :

—J'ai septante ans passés, et il y en a soixante de cela ; mais je me rappelle tout comme si j'y étais.

C'était mon père qui tenait l'auberge avec ma sœur aînée, car ma mère était morte.

Un soir d'hiver, en 1806, un voyageur qui allait à pied, portant au bout d'un bâton un mouchoir plein de hardes, vint frapper à la porte.

Il avait faim, il soupa, et, après souper, il se mit à jaser avec le père.

—Les temps sont durs, lui dit-il. Il n'y a plus rien à faire depuis que le premier consul est empereur, et on ne peut plus pêcher dans l'eau troublée.

—Quel métier faisiez-vous donc ? demanda mon père.

—La contrebande.

—Sur quelle frontière ?

—Sur la frontière d'Espagne. J'avais de l'argent, mais on m'a pris, j'ai été condamné, et ils m'ont tout enlevé.

—Et où allez-vous donc maintenant ?

—Dans le nord. On dit que par là le métier n'est pas tout à fait perdu ; mais j'aurai du mal à arriver, je n'ai pas cent francs pour faire mon voyage.

Comme il donnait cette explication, on entendit le trot d'un cheval sur la route.

—Bon ! dit mon père, c'est le jour aux voyageurs, il paraît.

Et il fit signe à ma sœur, qui alla ouvrir.

Ici le vieillard s'interrompit :

—Donnez-moi donc encore un verre de vin, dit-il.

On eût entendu voler une mouche dans la salle d'auberge, et le baron Paul Morgan essuyait son front où perlait une sueur glacée.

Le vieux Guillaume Pointu avala un nouveau verre de vin, puis il continua :

—Le second voyageur qui nous arrivait était un homme entre les deux âges.

Il était habillé comme un bourgeois des environs, mais, en y regardant de plus près, on devinait que c'était un ancien aristocrate.

D'ailleurs mon père le reconnut.

C'était un ancien émigré qui venait de rentrer en France à la suite de l'amnistie.

Il y avait plus de dix ans que mon père n'avait vu M. de Saint-Joseph...

A ce nom, Paul Morgan et M. de Valserras tressaillèrent et échangèrent un regard, auquel du reste personne ne prit garde, car le récit du vieux Guillaume Pointu absorbait l'attention générale.

Celui-ci poursuivit :

—M. de Saint-Joseph n'était pas changé et les malheurs qu'il avait eus n'avaient pas blanchi ses cheveux ; mon père le reconnut et lui fit mille prévenances.

—Ah ! mon pauvre Pointu, dit l'ex-marquis...

Je suis un pauvre homme aux trois quarts ruiné, et qui le serait tout à fait s'il n'y avait pas encore de braves gens... Mes fermiers ont été honnêtes... ils m'ont sauvé quelques terres que je viens de vendre.

—Ah ! vous avez vendu des terres ?

—Oui, pour cent mille francs, que j'ai en or dans les deux valises qui sont sur ma selle, dit le marquis, qui ne se défiait pas de mon père et n'avait pas fait la moindre attention au contrebandier qui fumait silencieusement sa pipe dans un coin.

—J'emporte cet argent en Savoie, dit encore le marquis. C'est là que je me suis établi avec ma femme et mon enfant.

Puis il se mit à table et soupa.

Son repas terminé, le marquis de Saint-Joseph fit transporter ses deux valises dans la chambre que ma sœur lui avait préparée, et il monta se coucher.

Mon père demeura seul alors avec le contrebandier.

—Hé ! compère, dit alors le contrebandier demeuré silencieux jusque-là, vous n'aimez pas l'aristocratie.

—Ma foi non ! dit mon père.

—Moi non plus.

—Ah ! ah !

—Et si je ne me retenais pas...

—Eh bien ?

—Je lui ferais son affaire, à celui-là.

Mon père soupira.

—Ce serait un mauvais jeu que vous joueriez là, dit-il.

—Bah !

—Il a des pistolets.

—J'ai un bon couteau sur moi, dit-il, et si je le frappais endormi...

Mon père fit un brusque mouvement.

—Je crois qu'il ne se réveillerait pas, acheva le contrebandier.

Mon père jeta un coup d'œil sur moi.

J'étais étendu sur une chaise, à l'autre coin de la cheminée, et je faisais semblant de dormir.

—Hi ! hi ! dit-il, vous me paraissez avoir de l'appétit pour les deux valises, compère ?

—Ça se peut bien, répondit le contrebandier avec un rire sinistre.

—Mais, voyez-vous, dit encore mon père, je me suis juré d'être honnête homme...

—Ah !

—Et de ne jamais donner un coup de main à personne.

—Oui, fit le contrebandier, mais vous haïssez les aristocrates.

—Ça, c'est vrai.

—Et vous n'avez pas juré de les protéger ?

—Oh ! non.

—Ça fait que si, cette nuit... Avez-vous le sommeil dur, compère ?

—Quand je veux.

—Eh bien... si cette nuit... vous le vouliez... vous savez, le bien vient en dormant... une vingtaine de mille francs...

—Chut ! fit brusquement mon père.

Ma sœur, qui avait conduit le marquis à la chambre, redescendait en ce moment.

—Allons nous coucher, dit mon père.

Il échangea un nouveau regard avec le contrebandier, et celui-ci prit une chandelle en disant :

—Dormez bien !

—Oh ! répondit mon père en riant, la cloche de Saint-Andéol ne me réveillerait pas.

Il me secoua alors et je fis semblant de m'éveiller.

—Mais donnez-moi donc encore un verre de vin, dit le vieillard en interrompant son récit.

Et il tendit son verre vide.

XV

Quand il eut bu, le vieux Guillaume Pointu continua.

—Va te coucher, me dit mon père.

Il était brutal et ne me ménageait pas les coups. Je ne me fis donc pas répéter, et je gagnai, sans mot dire, la chambre que vous voyez là, tout au fond, et dont la porte est ouverte.

Quelques minutes après, j'étais blotti dans mes couvertures.

Je n'avais pas dix ans ; cependant le courage ne me manquait pas, et j'eus alors une inspiration.

—Si mon père et ma sœur pouvaient s'endormir, pensais-je, je me glisserais hors du lit, je monteraï pieds nus à la chambre du vieux gentilhomme et je l'avertirais de se tenir sur ses gardes.

Et certes, poursuivait le vieillard, quoique je ne vaille pas mieux que les autres, je vous réponds bien que je l'aurais fait.

—Mais votre père ne dort-il pas ? dit le peintre.

—Non, ni ma sœur non plus.

Ils ne parlaient pas, mais ils se tournaient et s'agitaient sur leur lit comme des fiévreux.

Au bout d'une heure, un bruit se fit au-dessus de nous.

—Hé ! père ! dis-je, on marche là-haut...

—Qu'est-ce que ça te fait ? répondit-il, dors !

Le bruit cessa, puis il recommença, puis nous entendîmes un cri sourd.

—Après les pas, après le cri, ce fut le bruit d'une lutte, de meubles renversés ou heurtés.

Un nouveau cri nous arriva à travers l'épaisseur du plancher : " Au secours ! "

Je me mis à crier. Mon père me mit la main sur la bouche.

—Mais tais-toi donc, petit misérable ! dit-il. Ça ne nous regarde pas. Dors !

Le bruit dura une minute encore ; on entendit un dernier cri, le cri suprême de la victime agonisante, sans doute, puis plus rien...

Un quart d'heure plus tard, un pas furtif se fit entendre dans l'escalier.

Alors mon père se leva et nous dit :

—Si vous ne vous tenez pas tranquilles ici, vous aurez affaire à moi.

Il disait cela pour moi bien plus que pour ma sœur, à qui il avait sans doute tout raconté.

Cependant il tira la porte sur lui et donna un tour de clef.

Mais il y avait une chose à laquelle il n'avait pas pensé.

Le lit où nous couchions, lui et moi, était contre la cloison qui sépare la chambre de cette salle et il y avait dans la cloison des trous à y passer le bras.

Et je n'eus qu'à m'appuyer un peu sur le bord du lit et à coller mon œil à un de ces trous pour voir ce qui allait se passer.

Je pus voir alors le contrebandier descendre tranquillement l'escalier. Il avait sa chandelle d'une main et il portait de l'autre une des deux valises.

—Eh bien ? fit mon père.

—C'est fait.

—Et a-t-il crié longtemps ?

—Non, dit le contrebandier. Je vais chercher l'autre valise.

Et il remonta en effet, et peu après les deux valises étaient étalées sur la table.

Alors je me souvins qu'une discussion s'éleva entre eux.

Mon père disait :

—Nous devrions partager.

—Mais non, répondit le contrebandier, ça ne serait pas juste.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est moi qui ai tout fait.

—Oui, mais je n'ai rien dit.

—Aussi vingt mille livres font un joli denier, compère.

Et sur ce mot, le contrebandier ouvrit une des deux valises et plongea ses mains ensanglantées et en retira des poignées d'or, qu'il étala et mit en piles sur la table.

Mon père se rendit-il aux raisonnements du contrebandier ou bien fut-il intimidé par le couteau que celui-ci avait toujours auprès de lui, tout ce que je sais, c'est qu'il céda.

Il mit l'or dans un coin de sa blouse et alla l'enterrer dans le jardin.

Pendant ce temps, le contrebandier avait donné une poignée d'avoine au cheval du malheureux marquis, lui avait remis la selle et sur la selle les deux valises.

Quand mon père revint, il était prêt à partir, et il avait volé jusqu'au manteau, au passeport et au portefeuille de la victime.

Ils se serrèrent la main, et j'entendis encore le contrebandier qui disait :

—Tu ne te lèveras pas avant le jour, hein ?

—Ah ! mais non, répondit mon père.

—D'ici là, j'aurai fait un bout de chemin, et quand tu iras prévenir la justice, je me moquerai des gendarmes.

Ils se séparèrent. J'entendis le cheval qui sortait de l'écurie et que l'assassin mit au galop.

Puis mon père vint se recoucher.

Le lendemain il nous dit :

—Si vous ne voulez pas aller en prison, vous direz aux messieurs habillés de noir qui viendront dans la journée que vous n'avez rien entendu.

Puis il s'en alla à Saint-Andéol et les choses se passèrent exactement comme le contrebandier les avait prévues.

La justice trouva le cadavre du marquis frappé de quinze coups de couteau, et ne soupçonna point mon père qui s'était hâté de la prévenir.

On chercha vainement le contrebandier, et, dix ans après, mon père mourut avec la réputation d'un très honnête homme.

—Et jamais on n'a retrouvé l'assassin ? demanda le peintre.

—Jamais.

—Au moins a-t-on su son nom ?

A cette question, le baron Paul Morgan sentit tout son sang affluer à son cœur, mais nul ne remarqua la pâleur livide qui venait de se répandre sur son visage.....

Ce fut un siècle d'angoisse qui passa dans une minute.

Le contrebandier avait pu dire son nom, et ce nom était presque sûrement celui du baron.

Mais le vieux Guillaume Pointu répondit :

—Les gens qui font de mauvais coups ne disent pas leur nom. Nous n'avons jamais su celui de l'assassin de M. de Saint-Joseph, et cependant la justice a bien cherché, allez. Elle s'est donné du mal, sans jamais, du reste, soupçonner mon père.

Sur ces mots, Guillaume Pointu se leva de table, car il avait fini par souper avec les voyageurs :

—Je vais voir mon âne, fit-il ; car, voyez-vous, depuis que monsieur mon fils est aubergiste, je ne suis plus que le garçon d'écurie.

M. de Valsorres et Paul Morgan s'étaient esquivés hors de la salle.

Sous prétexte de fumer un cigare, ils étaient sortis de l'auberge, puis de la cour, et ils avaient gagné le bord de l'eau.

Ils étaient tous deux silencieux et songeurs.

Enfin Paul Morgan prit le premier la parole.

—Eh bien, monsieur, dit-il, que pensez-vous de cela.

—Dame ! répondit M. de Valsorres, cette histoire me semble se rapporter entièrement aux fragments de la lettre brûlée. Joseph, les cent mille francs, l'Auberge-Rouge, tout y est.

—Aussi-ai-je la conviction, soupira Paul Morgan, que le contrebandier, c'était mon grand-père.

—Pourtant nous n'en avons pas la preuve.

—Non, mais cette preuve sera peut-être facile à acquérir.

—Comment cela ?

—Vous devez certainement avoir des lettres, des notes, un fragment quelconque de l'écriture de votre grand-père.

—Oh ! certainement. Mais pas ici, à Paris, dans mon secrétaire, j'ai une liasse de vieux titres de propriété et tout une correspondance échangée entre mon grand-père et un notaire de Champagne.

—Eh bien, dit M. de Valsorres, il faut avoir ce papier dont parle le vieil aubergiste.

—Oui, mais comment ?

—En le lui achetant.

—Et puis ?

—Et puis nous enverrons Antoine à Paris chercher les lettres que vous avez, et si l'écriture est la même, nous n'aurons plus le moindre doute.

—Mais que ferons-nous pendant ce temps-là ?

—Nous attendrons Antoine à Avignon ; car, ajouta M. de Valsorres, écoutez-moi bien, si le dernier doute qui nous reste est levé, ce n'est plus en Italie qu'il faut aller.

—Ah !

—Mais en Savoie. C'est là que nous retrouverons probablement les traces de la famille du malheureux marquis de Saint-Joseph.

—Mais, dit Paul Morgan, il y a une chose encore plus simple à faire.

—Laquelle ?

Puisque cet assassinat a fait du bruit jadis, on doit s'en souvenir à Saint-Andéol. Le marquis, gentilhomme des environs, ne s'était pas procuré ces cent mille francs, prix de la vente de ses propriétés, sans avoir passé différents actes dont nous trouverons la trace dans les études de notaires de cette petite ville.

—Cela est juste, dit M. de Valsorres.

Et, grâce à ces actes, nous saurons d'une manière positive quel était le pays, en Savoie, où le marquis s'était marié et où il comptait vivre désormais.

—Par conséquent, poursuivit Paul Morgan, je crois que nous devons complètement modifier notre itinéraire ; au lieu de descendre à Avignon, laissez partir nos compagnons et nous en aller demain au bourg Saint-Andéol.

—Je partage votre avis, répondit M. de Valsorres.

—En ce moment, on entendit résonner dans le lointain la cloche du bateau à vapeur ; puis une lumière brilla sur le fleuve, se dirigeant en droite ligne vers l'Auberge-Rouge.

C'était le fanal de la chaloupe.

Deux hommes du bord la montaient et venaient annoncer aux voyageurs descendus à terre que la crue attendue s'était manifestée subitement, que le bateau n'était plus ensablé et qu'on pouvait se remettre en route.

Mais M. de Valsorres et son gendre, sous prétexte de ne point éveiller la jeune baronne, annoncèrent qu'ils restaient jusqu'au lendemain.

Jean Pointu et sa femme, les voyageurs partis, allèrent se coucher, laissant le vieux Guillaume au coin du feu et bavardant avec M. de Valsorres et Paul Morgan.

XVI

Un matin, huit jours après les événements que nous venons de raconter, M. Léon de Courtenay achevait sa toilette du matin, quand on lui apporta une lettre timbrée d'Annecy en Savoie.

Il reconnut sur-le-champ l'écriture de la suscription et dit avec un geste d'étonnement :

—Décidément, ces gens-là sont un peu toqués. Je les ai embarqués au chemin de fer de la Méditerranée, et ils s'en allaient en Italie ; voici maintenant que mon ami Paul m'écrit de Savoie.

Et il ouvrit la lettre que nous transcrivons ici.

“ Mon cher ami,

Nous avons trouvé l'Auberge Rouge ; c'est une maison isolée au bord du Rhône, à quelques lieues du bourg de Saint-Andéol, sur la rive droite.

C'est bien là que le crime a été commis.

La victime s'appelait le marquis de Saint-Joseph.

Le contrebandier qui l'assassina, c'était... Tu devines, n'est-ce pas ?

J'ai pu en douter encore pendant quelques jours, car la justice n'a jamais su son nom ; mais on m'a produit une page de son écriture, et cette page, mise en regard de plusieurs lettres que j'ai fait venir de Paris, était bien de lui.

L'Auberge-Rouge trouvée, la certitude du crime acquise, il fallait rechercher les descendants de l'infortuné marquis. Nous avons découvert dans une étude de notaire, à Saint-Andéol, un acte de vente passé par le marquis de Saint-Joseph l'avant veille de sa mort.

Dans cet acte, le marquis énonçait le nom de sa femme, demoiselle Berthe Solange d'Apremont, et le domicile qu'il avait choisi à l'étranger, Annecy.

M. de Valserres, Pauline et moi, nous avons donc rebroussé chemin.

Au lieu de continuer notre route vers l'Italie, nous sommes remontés à Lyon, et de là nous nous sommes dirigés sur Annecy.

Pendant deux jours, nous n'avons trouvé personne qui pût nous renseigner.

Il y a si longtemps de cela !

Mais enfin M. de Valserres, en compulsant les registres de l'église paroissiale, a trouvé l'acte de décès de la marquise de Saint-Joseph.

Cet acte était contre-signé par deux témoins : l'un appelé Pierre Magnier, qualifié de son serviteur ; l'autre l'abbé Poirot, qui avait administré la mourante.

Tous deux sont morts, mais Pierre Magnier a laissé un fils.

Ce fils, aujourd'hui petit propriétaire sur les bords du lac du Bourget, nous a reçus hier soir, et c'est de chez lui que je t'écris."

Voici les renseignements qu'il nous a donnés :

La marquise de Saint-Joseph est morte en 1811, cinq ans après son mari, dont le décès fut régulièrement constaté par les autorités françaises.

Elle laissait un fils de quinze ans, et, pour toute fortune, une rente de douze cents francs, dont le capital était aux mains d'un notaire de Paris, M. Ladmirault, le père ou le grand-père de celui d'aujourd'hui.

Un vieux prêtre, le même abbé Poirot qui avait contre-signé l'acte de décès de la mère, se chargea de l'éducation du fils.

Le jeune marquis de Saint-Joseph vécut assez pauvrement, mais honorablement, à Annecy, jusqu'à l'âge de vingt ans ; mais, à cette époque, il disparut et on n'a jamais su ce qu'il était devenu d'une façon positive.

Selon les uns, il s'est engagé dans un corps d'armée piémontais ; selon d'autres, il avait pris la route de Paris, en compagnie d'une jeune fille qu'il aimait et dont on lui refusait la main.

Enfin, il y a une troisième version.

Le marquis de Saint-Joseph se serait, dit-on, fait saltimbanque, puis comédien, et des vieillards du pays affirment l'avoir vu danser sur la corde dans les foires du voisinage, mais rien de tout cela n'est positif.

Il y a donc gros à parier que le marquis est mort et que la maison Saint-Joseph est éteinte.

Cette conviction, passant à l'état de certitude, devrait, n'est-ce pas ? rassurer ma conscience.

Eh bien, non, mon cher ami.

La mère du marquis, la femme de la victime, a laissé des parents, qui sont pauvres et qui habitent Turin depuis que la Savoie est française.

Si nous ne retrouvons pas le marquis de Saint-Joseph, si nous acquérons la preuve de sa mort, c'est aux d'Apremont d'Italie que nous restituerons.

Mais, mon ami, auparavant il faut que nous ayons la preuve que le marquis est mort, et mort sans postérité.

Or, voici ce que nous pensons, M. de Valserres et moi :

Le marquis a dû, même après son départ d'Annecy, continuer à toucher la rente de douze cents francs, et peut-être retrouvera-t-on ses traces chez M. Ladmirault.

C'est donc pour cela que je t'écris.

Nous retournons à Chambéry demain, et c'est là que nous attendons ta réponse.

Au reçu de ma lettre, va chez maître Ladmirault et livre-toi aux recherches les plus actives et les plus minutieuses.

Je compte sur toi et ta vieille amitié.

PAUL MORGAN."

—Ma parole d'honneur, murmura M. de Courtenay en terminant cette lecture, ces braves gens ne savent qu'inventer. S'il n'y a plus de Saint-Joseph, ils chercheront un d'Apremont. Ce n'est plus de la probité, c'est de la folie.

Et M. de Courtenay, tout en haussant les épaules, acheva sa toilette, demanda son coupé et se fit conduire chez M. Ladmirault, notaire à Paris.

Léon de Courtenay à Paul Morgan.

" Mon bon ami,

Je sors de chez Ladmirault et voici ce que j'ai appris :

Le dernier marquis de Saint-Joseph était saltimbanque ; il a touché en 1819 une somme ronde comme amortissement de sa rente annuelle de douze cents francs, et depuis lors on ne l'a plus revu.

Et cependant, mon bon cher et mon bien héroïque ami, je voudrais maintenant que le marquis fût de ce monde, ou qu'il eût laissé des enfants, ou que sais-je encore pour que tu puisses lui jeter tout de suite ces trois millions à la tête.

Peut-être ce dévouement t'arrêtera-t-il en chemin, car je te crois, pardonne-le-moi, sur la pente douce qui mène à la folie.

Ne te récrie pas, mon ami ; la preuve de ce que j'avance est tout entière dans ta lettre.

A défaut d'un Saint-Joseph, me dis-tu, tu vas chercher un d'Apremont.

Pourquoi ?

Est-ce parce que les d'Apremont sont les parents maternels du petit marquis ?

Je sais bien, car j'ai fait un bout de *droit* dans ma jeunesse, que les oncles héritent des neveux ; mais entre une restitution et un héritage, dis, ne trouves-tu pas qu'il y ait une nuance ?

En attendant, mon bon ami, moi qui ne suis pas fou et qui ai des prétentions à l'honnêteté tout comme un autre, je ne te cacherai pas que je me suis occupé de vous tous, c'est-à-dire de vos protégés, depuis votre départ.

Que tu rendes trois millions, c'est bien ; mais, en attendant, tu peux sans scrupule prendre sur cette somme quelques milliers de francs pour soulager une infortune dont ton beau-père est la cause première.

Tu devines que je veux parler de Simon et de sa fille, n'est-ce pas ?

Je suis allé voir cette dernière, le jour même de ton départ.

Marthe va mieux.

Un jeune docteur, qui vient d'être attaché à la maison de santé, prétend qu'il la sauvera.

Il la traite par l'acide phénique, et il prétend que si elle était riche ou simplement assez aisée pour avoir une maison à elle, il en répondrait absolument.

Il faudrait à cette enfant, qui se cramponne à la vie avec une énergie désespérée, il lui faudrait une maison à elle, un jardin autour de sa maison et des soins spéciaux, et son père auprès d'elle, car le pauvre homme, qui va la voir tous les jours, pleure chaque fois, et son émotion lui fait un mal affreux.

Et sais-tu ce que j'ai fait ?

Je suis revenu à Auteuil, et dans une rue toute neuve, que tu connais bien, la rue de la Croix, je me suis fait montrer une maison à vendre.

Le jardin a mille mètres, la maison est gentille ; Marthe y guérira peut-être.

Je l'ai achetée au nom de Simon, et j'ai mis les ouvriers dedans le lendemain.

Trois jours après, Marthe et son père en prenaient possession.

Ai-je eu tort ?

Bah ! tu pourras toujours payer les quatre-vingt mille francs qu'elle coûte. Les terrains du Trocadero augmentent de valeur tous les jours, et ton beau-père est capable de redevenir riche.

J'attends tes nouvelles instructions.

Ton dévoué,

LÉON."

Le baron Paul Morgan à M. Léon de Courtenay.

" Tu railleras donc toujours, mon cher ami ?

Pourquoi cette longue plaisanterie sur cette famille d'Apremont qui hériterait certainement des Saint-Joseph, si tous les Saint-Joseph étaient morts ?

Mais à présent, j'ai presque la certitude que, si le marquis est mort, il n'est pas mort sans postérité.

Tandis que tu faisais des recherches à Paris, je poursuivais ici mes investigations.

Tu ne devineras jamais ce que j'ai appris.

Le fils du marquis de Saint-Joseph, pris d'une folle passion pour le théâtre, a commencé par y manger son modeste avoir. Comme acteur, il a échoué sur les grandes scènes. Mais sur les entrefaîtes il s'était marié, il avait un fils. Il fallait bien vivre. De chûte en chûte il en était tombé à parcourir les foires comme saltimbanque.

Un vieux médecin de la famille l'a rencontré et reconnu autrefois.

Tu penses bien, mon cher Léon, que je ne songe plus à aller trouver les d'Aprémont.

Si le pauvre Saltimbanque est mort, son fils vit certainement encore.

Où ? je l'ignore.

Mais il faudra bien que nous le retrouvions...

En attendant, Pauline et moi, nous allons demeurer ici jusqu'à la fin d'octobre.

L'air des montagnes est excellent pour notre enfant, et Pauline, qui était un peu souffrante, se sent renâître.

M. de Valserrès part pour Paris. Son notaire lui écrit qu'il trouve à vendre plus avantageusement que nous ne l'espérions les terrains du Trocadéro. Tu verras que nous finirons par être riches, tout en restituant la fortune mal acquise.

PAUL MORGAN."

XVII

Une dizaine de jours environ après que M. de Courtenay eut reçu la dernière lettre de Paul Morgan, nous eussions retrouvé celui-ci et M. de Valserrès en voiture sur la route d'Auteuil.

Tous deux causaient en descendant les pentes douces du Trocadéro, et M. de Valserrès disait :

— Vous êtes bien sûr, au moins, que Simon n'y est pas ?

— Très-sûr.

— Ah ! vraiment ?

— Le pauvre diable ne quitte sa fille qu'une fois par jour, reprit M. de Courtenay, mais il la quitte.

— Pourquoi ?

— Il veut aller acheter les remèdes lui-même, et le médecin ne veut pas le contrarier.

Or le médecin vient chaque jour à trois heures et s'en va un peu avant quatre heures, laissant une ordonnance.

Le pauvre homme a besoin d'exercice, nous l'avons jugé ainsi, le docteur et moi ; un peu de distraction lui est absolument nécessaire. Alors nous avons imaginé de commander les remèdes chez un pharmacien du faubourg Saint-Honoré, lequel est le meilleur pharmacien de Paris, selon le docteur.

Admettons donc qu'il soit parti à quatre heures.

— Bon !

— Nous avons deux heures devant nous avant son retour. Vous aurez par conséquent le temps de voir votre protégée.

— Que je n'ai jamais vue, dit M. de Valserrès. Mais pour rien au monde je ne voudrais rencontrer ce malheureux qui me poursuit de sa haine.

M. de Courtenay fit un appel de langue à son cheval qui précipita un peu sa course. Quelques minutes plus tard, ils remontaient la rue Gros, puis la rue La Fontaine, et s'arrêtaient à l'angle de la rue de la Croix.

— Allons à pied, maintenant, dit Léon de Courtenay, c'est à deux pas d'ici.

La rue de la Croix est une rue toute neuve, dont les trottoirs sont çà et là encore bordés de palissades en guise de grilles.

Un mur, en brique entourait le jardin de la propriété achetée à Marthe par M. de Courtenay.

Un mur à hauteur d'appui sur lequel on avait posé un treillage garni de clématites et autres plantes grimpantes.

Un peu avant d'arriver à la porte, Léon se dressa sur la pointe du pied et regarda au travers du treillage.

— Assurons-nous bien, dit-il, que le bonhomme est parti.

M. de Valserrès s'était arrêté derrière lui.

— Tenez, dit Léon en se retournant, Marthe est seule.

— Où ?

— Là-bas dans le jardin, à gauche de la maison, sous ce grand acacia.

M. de Valserrès regarda à son tour au travers du treillage, et il aperçut, en effet, la jeune fille qui, assise sur un banc du jardin, avait un livre à la main.

— Oh ! qu'elle est belle ! dit-il naïvement.

— N'est-ce pas ? fit M. de Courtenay.

— Et e''o est poitrinaire ! et les médecins l'ont condamnée ! murmura M. de Valserrès avec tristesse.

— Pas tous, dit Léon, puisqu'il en est un qui espère la sauver.

XVIII

Léon de Courtenay à Paul Morgan.

« Ouf ! mon bon ami, tu ne t'attends certainement pas à la nouvelle que je vais te donner.

Par exemple, ne va pas croire que j'ai retrouvé un Saint-Joseph quelconque.

Jusqu'à présent l'héritier de tes trois millions n'a montré nulle part le bout de son nez.

Non, ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais de ton beau-père, M. de Valserrès, de Marthe ta protégée et de ce grincheux de Simon, dont tu as pu apprécier l'aimable caractère.

Simon et M. de Valserrès se sont réconciliés.

Qu'en dis-tu ?

Mais pas une réconciliation pour rire, crois-le bien, pas une poignée de main banale... Oh ! non ! ils se sont jetés dans les bras l'un de l'autre avec une effusion et des larmes... ah ! mais des larmes !...

Comment cela est-il arrivé ?

Je vais te le dire.

Je ne pouvais pas être éternellement votre mandataire et je trouvais juste que ton père, venant à Paris, fit connaissance avec celle qu'il protégeait.

Nous avons choisi un moment où le bonhomme n'était pas dans cette maison qu'ils tiennent de la munificence.

J'ai présenté ton beau-père à Marthe.

Nous sommes partis pour ne point rencontrer Simon, puis nous sommes revenus le lendemain, et les jours suivants, toujours à la même heure.

Tu sais si notre pauvre chère malade aime les fleurs. Valserrès en remplissait ma voiture tous les jours, et pendant toute une semaine, Simon a pu croire que c'était moi qui les envoyais.

Malheureusement nous avons compté sans la *Normande*.

Qu'est-ce que la *Normande* ? vas-tu me dire.

C'est une grande et forte fille que le jeune docteur a placée auprès de Marthe.

Malheureusement, ce phénix du pays de Caux est bête comme ses pieds.

On lui avait pourtant bien recommandé de ne point parler à Simon de M. de Valserrès ; mais un beau jour elle n'a pu retenir sa langue.

Simon n'a rien dit tout d'abord et, comme à l'ordinaire, il est sorti vers quatre heures, pour aller commander des remèdes à Paris.

Mais il est revenu un quart d'heure après, comme une avalanche, comme un tonnerre...

Nous étions tous les trois dans le jardin.

Marthe, en voyant son père, n'a pu retenir un cri :

Simon s'est rué les poings fermés sur Valserrès et, si je ne l'avais saisi par le bras en chemin, il lui eût sauté à la gorge.

— Ah ! misérable ! disait-il, misérable ! oses-tu bien venir ici !

Nous avons essayé de le calmer, mais inutilement ; M. de Valserrès avait pris le parti de se retirer, lorsque, tout à coup, nous avons entendu un faible cri.

Brisée par l'émotion, Marthe venait de s'évanouir.

Tu devines, n'est-ce pas ?

Simon a oublié Valserrès pour ne songer qu'à sa fille.

Nous avons transporté la jeune fille dans sa chambre, et ce n'est qu'au bout de deux heures que nous sommes parvenus à lui faire reprendre ses sens.

Ces deux heures avaient été pour Simon deux siècles d'agonie.

Et Marthe est revenue à elle.

Et comme Simon la couvrait de baisers et de larmes, elle lui a pris les mains, disant :

— Mais, cher père, tu veux donc me faire mourir, que tu fais ainsi notre bienfaiteur ? Cette maison où nous sommes, c'est, lui qui nous l'a donnée ; et si ta Marthe est encore vivante, n'est-ce pas grâce à lui ?

Marthe a donc pris la main de son père dans les siennes, puis elle a fait un signe à M. de Valserrès qui s'est approché.

Il y a bien eu encore un petit moment d'hésitation de la part du bonhomme, mais Marthe l'a emporté.

— Donnez-vous la main, a-t-elle dit.

Alors Simon s'est jeté au cou de M. de Valserrès, il l'a tutoyé comme s'ils eussent été encore au collège.

— Pardonne-moi, lui a-t-il dit en pleurant ; je suis un méchant homme...

— Non, tu es un homme digne, et c'est à toi de me pardonner, a répondu ton beau père, car j'ai eu les premiers torts.

Tu vois le tableau d'ici.

Maintenant tout est pour le mieux, si ce n'est que Marthe a eu une petite rechute.

Mais le docteur ne se montre pas trop effrayé ; et cette lettre n'ayant d'autre objet que de t'apprendre ce grand événement, je mets aux pieds de notre chère petite baronne mes hommages affectueux, et je te serre la main.

LÉON.

P. S.— Je te disais dans une précédente lettre que les terrains du Trocadéro doublaient de valeur ; c'est triplait que j'aurais dû dire.

Ton beau-père me charge de te dire que les huit cent mille francs remboursés et les terrains vendus, il vous restera vingt mille livres de rente.

Peut-être avais-tu raison, dans ton austère et âpre probité ; elle vous a porté bonheur.

L..."

XXI

Un mois s'était écoulé.

Aucun événement saillant ne s'était passé pendant ce laps de temps, si ce n'est le retour de Paul Morgan à Paris.

M. de Valserrès l'avait écrit à sa fille au commencement d'octobre, leur jolie villa leur restait.

Pauline et son mari étaient donc revenus à Auteuil.

Comme on le pense bien, Simon et sa fille n'avaient pas non plus quitté Auteuil.

Le jeune médecin qui soignait Marthe, s'il ne répondait pas absolument encore de sa guérison, affirmait qu'elle passerait l'hiver et qu'il ne redoutait plus pour elle que le retour de cette terrible époque de transition, si funeste aux malades, qu'on nomme le printemps.

La maison achetée par M. de Courtenay avait, du reste, été confortablement disposée pour l'hiver et un calorifère la chauffait tout entière.

Puis, M. de Valserrès et lui avaient converti le salon et la chambre à coucher de la jeune fille en une véritable serre chaude, en y accumulant des fleurs et les plantes les plus rares.

Quand on entrait chez la pauvre poitrinaire, on se croyait transporté dans quelque jardin de Nice ou de Monaco.

De la villa de M. de Valserrès à la petite maison de la rue de la Croix, il n'y avait que quelques centaines de pas.

Les deux ennemis d'autrefois étaient devenus des amis presque inséparables, et les deux familles vivaient presque en commun.

Paulino amenait son enfant à Marthe, et Marthe se sentait revivre en prenant le bébé sur ses genoux, et en passant dans sa chevelure blonde ses mains diaphanes et un peu amaigrées.

M. de Courtenay, tout en continuant à Paris son existence de viveur sage et philosophe, passait rarement un seul jour sans venir à Auteuil, soit chez M. de Valserrès, soit chez Simon.

La gaieté de cet original passait du reste dans le bonheur de ceux qu'il visitait.

Mais il y avait toujours deux nuages dans ce coin d'azur retrouvé.

L'un était la santé de Marthe, et cette menace du printemps qui pouvait amener le deuil et la désolation, en ramenant le ciel bleu et la verdure. L'autre nuage on le devine, c'était cet invisible héritier des trois millions accumulés, capitalisés, déposés à la caisse des consignations, et que personne ne réclamait.

Le front du baron Paul Morgan s'assombrissait de plus en plus.

Souvent il disait à M. de Courtenay :

— J'ai hâte de restituer, cet argent me brûle les doigts.

A quoi M. de Courtenay répondait en riant :

— Mais tu ne l'as pas dans les mains, cher ami. Et puis il faut avoir de la patience. Nous avons fait des annonces comme un dentiste ; il n'y a pas un coin du monde où on ne sache, à l'heure qu'il est, que maître Ladmirault, notaire à Paris, a une communication très-importante à faire aux héritiers du marquis de Saint-Joseph.

Qui sait ? ces héritiers sont peut-être en Amérique, il faut leur donner le temps de revenir.

M. de Valserrès, plus calme que son gendre, pensait comme Léon de Courtenay.

Or donc, il y avait un mois que le baron Paul Morgan et sa jeune femme étaient revenus de Savoie, lorsque, un soir, tandis que la famille était réunie dans la salle à manger de la villa, un coup de sonnette se fit entendre.

Peu après, un homme traversa le jardin et on reconnut le modeste employé au collet bleu et au képi, qui représente le bureau télégraphique.

Cet homme apportait un télégramme à Paul Morgan.

Le télégramme était ainsi conçu :

“ Venez chez moi. Communication importante. Compliments.

LADMIRAULT.”

Paul tendit la dépêche à M. de Valserrès.

Tous deux se regardèrent, et ils eurent la même pensée.

— Paul, dit M. de Valserrès, je vais avec vous.

— Mais, cher père, dit la baronne, il est huit heures du soir ; le notaire n'est plus à son étude.

— Il est chez lui et nous le trouverons, dit Paul Morgan.

Un quart d'heure après, le beau père et le gendre couraient au chemin de fer et prenaient le train de Paris.

Maître Ladmirault demeurait rue Caumartin, et M. de Valserrès, ainsi que Paul Morgan, ne s'étaient pas trompés en disant qu'ils le trouveraient chez lui.

Le jeune notaire les attendait, du reste.

— Monsieur le baron, dit-il à Paul en le voyant entrer, je crois que nous tenons l'héritier...

Et il prit une lettre sur sa cheminée et la tendit au jeune homme.

Cette lettre était écrite sur un papier grisâtre, avait été pliée sans enveloppe et scellée avec un gros pain à cacheter.

Elle était ainsi conçue :

“ Monsieur le notaire,

Je suis le fils du marquis de Saint-Joseph, malheureusement je ne puis aujourd'hui vous en fournir la preuve ; il faut pour cela que je m'absente de Paris, que je fasse un petit voyage et que j'aille en province chercher des papiers qui établiront ce que j'avance.

Cependant je vous prierai de vouloir bien me recevoir.

SAINT-JOSEPH.”

—Et il est venu ? dit Paul Morgan.

—Oui ; il y a une heure. C'est un homme déjà vieux, assez mal vêtu et qui paraît avoir beaucoup souffert.

Il n'a voulu me dire ni le nom qu'il porte aujourd'hui, ni quelle est sa demeure actuelle.

Il s'est étonné beaucoup d'avoir un héritage à recueillir, en disant que son père était mort pauvre, que sa mère l'était, et qu'il n'avait jamais entendu dire qu'ils eussent des parents riches.

Néanmoins, il s'est enquis du chiffre et j'ai cru qu'il allait se trouver mal quand je lui ai parlé de trois millions.

Puis il s'est écrié :

—Ah ! cela vient peut-être trop tard... beaucoup trop tard...

Puis il m'a quitté brusquement en me disant :

—Je reviendrai dans trois jours.

J'ai pensé qu'il avait besoin de ce temps-là pour aller faire ce voyage en province et en rapporter les preuves de son identité.

Tandis que le notaire parlait, M. de Valserrès avait pris la lettre des mains de Paul Morgan et il l'examinait avec curiosité.

—Voilà qui est bizarre, murmurait-il, très bizarre.

—Quoi donc ? fit le baron.

—Il me semble que je connais cette écriture.

—Bah !

Et M. de Valserrès prenait son front à deux mains et semblait vouloir débrouiller de vieux souvenirs.

—Monsieur, dit Paul Morgan au notaire, vous pensez qu'il reviendra dans trois jours !

—Il me l'a dit.

—Depuis quand avait-il connaissance des annonces que nous avons faites ?

—Il m'a dit avoir trouvé une moitié de journal qui avait servi à envelopper quelque chose, qu'il y avait jeté les yeux par hasard.

—Quand cela ?

—Ce matin même.

Comme maître Ladmirault faisait cette réponse, M. de Valserrès se frappa le front :

—Ah ! dit-il, je crois me souvenir. Si c'était... Oh ? non... c'est impossible... et pourtant...

L'ancien banquier paraissait en proie à une vive émotion.

—Mais qu'est-ce donc ? fit Paul Morgan, vous reconnaissez cette écriture ?

—Oui.

—Et vous croyez savoir de qui elle est ?

—Oui.

—Mais parlez donc ?

—Mais, au lieu de répondre à Paul Morgan, M. de Valserrès s'adressa au notaire :

—Monsieur, lui dit-il, je vois que vous n'avez pas autre chose à nous apprendre. Cependant pourriez-vous me dépeindre le plus exactement possible votre visiteur ?

—C'est un homme assez grand.

—D'environ cinquante ans ?

—Il m'a paru plus vieux.

—Maigre ?

—Très maigre, avec les cheveux blancs taillés en brosse.

—Vêtu d'un paletot marron ?

—Justement.

—Eh bien ! s'écria M. de Valserrès, c'est lui !

—Qui, lui ? fit Paul Morgan d'une voix étranglée.

—Simon, le père de Marthe, répondit M. de Valserrès.

Et Paul Morgan regarda alors son beau-père avec stupéur !

XIX

En quelques minutes, Simon avait passé de la tristesse morne qui lui était habituelle à une singulière agitation, et si M. de Valserrès et Paul Morgan fussent revenus sur leurs pas, ils en eussent été étonnés.

Quand il eut refermé la porte sur le docteur et lui, au lieu de le conduire tout de suite auprès de Marthe, il l'emmena dans un coin du jardin.

—Mais qu'avez-vous donc ? demanda le jeune médecin, que cette émotion stupéfiait.

—Docteur, dit alors Simon, pensez-vous que les grandes émotions puissent tuer ?

—Cela dépend.

—Oh ! mon Dieu ! fit le pauvre homme en cachant sa tête dans ses mains, je savais bien que cela arrivait trop tard.

—Mais de quoi s'agit-il enfin ! s'écria le docteur.

Alors Simon lui prit vivement la main.

—Vous ne savez donc pas que je suis riche ? dit-il.

—Riche ?

—Richissime, docteur.

Le médecin regarda Simon, dont le visage bouleversé était inondé des rayons de la lune, et il se demanda si le pauvre homme n'avait pas perdu subitement la raison.

Mais celui-ci continua :

—Oui, docteur, je suis riche, très riche, j'ai trois millions, cent cinquante mille livres de rentes, comprenez-vous ?

—Et vous avez peur de mourir ?

—Non, j'ai peur de tuer mon enfant, en le lui annonçant. Oh ! cela vient trop tard !...

Et Simon appuyait ses mains fiévreuses sur son visage, et ses larmes jaillissaient au travers de ses doigts.

—Mais, mon ami, répondit le docteur, vous vous exagérez les choses. Votre fille est malade, très malade, mais la nature même de son mal l'a habituée aux émotions ; et pour peu qu'on s'y prenne avec des ménagements...

—Dites-vous vrai, docteur ? Ah ! si vous disiez vrai !...

—Et puis, continua le jeune médecin, une émotion heureuse n'est jamais aussi à craindre que l'annonce d'un malheur.

Il y a un an, quand vous étiez dans le dénûment le plus complet, une transition aussi brusque aurait pu faire beaucoup de mal à votre enfant ; mais aujourd'hui que vous avez déjà une certaine aisance...

—Mon Dieu ! interrompit Simon avec une explosion de joie, je pourrai donc le lui dire !...

—Oui, mais pas ce soir...

—Demain, alors ?

—Quand je reviendrai... nous lui apprendrons cela peu à peu... Mais enfin, dit le médecin, qui ne put se défendre d'un mouvement de vive curiosité, vous avez donc fait un héritage ?

—Oui et non, dit-il.

—Comment ! oui et non ?...

Simon lui prit la main de nouveau.

—Ecoutez-moi, dit-il.

—Parlez.

—Je m'appelle Simon, mais ce n'est que mon prénom.

Mon nom de famille, que je ne porte pas, que je n'ai même jamais porté, est Saint-Joseph ; je m'appelle le marquis Simon de Saint-Joseph.

—Bon ? fit le docteur.

—Mon grand-père a été dépouillé de sa fortune. Comment ? Je crois que le notaire le sait, mais il ne me l'a pas dit.

—Eh bien ?

—Donc, mon grand-père a été dépouillé. Mon père est mort dans la misère, et j'y suis né, moi, et j'y ai vécu toute ma vie.

—Cela ne m'explique pas encore l'histoire de vos trois millions, observa le docteur.

—C'est pourtant bien simple, reprit Simon. Mon grand-père a été dépouillé de sa fortune. Ceux qui l'ont ainsi dévalisé ont laissé des descendants ; ces descendants sont honnêtes et ils ont déposé chez un notaire trois millions qui représentent l'argent volé, augmenté de ses intérêts.

—Ah ! je commence à comprendre.

—Et le notaire a fait des annonces dans les journaux, afin de trouver les héritiers ou l'héritier du marquis de Saint-Joseph, et cet héritier, c'est moi, dit Simon avec une bouffée d'orgueil dans la voix.

—Et depuis quand savez-vous cela ?

—Depuis trois heures, docteur. Mais...

Ici Simon parut calmer son agitation, et se montra tout à coup embarrassé.

—Qu'y a-t-il encore ? dit le docteur.

—Vous dites que demain on pourra tout dire à ma fille ?

—Oui, certes.

—C'est qu'il faudra que je fasse un voyage.

—Ah !

—Que j'aille jusqu'à Evreux, où mon père est mort et où je retrouverai les papiers nécessaires pour établir que je suis le petit-fils du marquis de Saint-Joseph.

—Eh bien ! vous ferez ce voyage.

—Et ma fille le saura ?

—Mais sans doute...

—Pardonnez-moi, balbutia Simon, mais tout me semble des obstacles.

Et pleurant et riant tout à la fois, il ajouta :

—C'est si extraordinaire de penser qu'on n'avait pas de pain la veille et qu'on a trois millions le lendemain ! Ah ! ah ! ah !

—Mon ami, dit le docteur, voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

—Oui.

—Eh bien, allez vous coucher et tâchez de dormir. Vous avez le système nerveux irrité, et vous avez besoin de vous bien porter, maintenant surtout que vous avez cent cinquante mille livres de rente.

Et le docteur, lui donnant une dernière poignée de main en souriant, se dirigea vers la maison, afin de voir la malade.

Simon ne le suivit pas, mais il s'approcha en dehors de la croisée éclairée, et il se prit à contempler sa fille à travers les vitres.

—Comme elle est belle ! murmura-t-il avec un accent de neif orgueil.

Et puis, tout à coup, cet orgueil grandit démesurément.

—Oh ! dit-il, quand elle sera guérie, je veux qu'elle épouse un prince !

Il semblait déjà au pauvre homme que l'argent est un brevet de longue vie et qu'on ne peut pas mourir quand on a cent mille livres de rente.

XX

Simon avait bien suivi le conseil du jeune docteur l'engageant à s'aller coucher, mais il ne dormit pas de la nuit.

Comme il l'avait fort bien dit, le pauvre homme avait vécu trois siècles en trois heures.

Ainsi qu'il l'avait dit à maître Ladmiraute en le quittant, cette fortune venait peut-être trop tard. Mais le jeune docteur lui avait tout à coup remis du baume dans le sang, pour nous servir d'une vulgaire expression, et l'espoir était revenu dans ce cœur affolé.

Il pouvait sans danger apprendre à sa fille qu'elle était riche.

Le docteur l'avait dit !

Et comme ce docteur-là était le seul qui n'eût pas systématiquement hoché la tête en présence de la malade et qui eût même toujours affirmé qu'il guérirait la pauvre Marthe, Simon, on le comprend sans peine, avait en lui une foi aveugle.

Aussi quelle nuit il passa, le pauvre homme !

Il ne ferma pas l'œil une minute ; il se releva vingt fois pour aller voir, à la fenêtre, si le jour était loin encore ; et puis, quand l'aube parut, il se dit que le docteur ne venait guère avant midi.

C'était encore plus de six heures à attendre.

Tout à coup il eut une inspiration, ou plutôt il éprouva ce besoin impérieux qu'on a de confier à quelqu'un une grande émotion.

En même temps, il eut peur de lui, et se dit :

—Non, je ne pourrai pas voir Marthe sans me trahir, et je suis si maladroit que je lui ferais du mal...

Et alors il obéit à cette inspiration qui consistait à prendre des confidents.

Ces confidents, on le devine, c'étaient ces amis sûrs et fidèles qui l'avaient tiré de la misère, lui et sa fille ; c'était le baron Morgah, qui, le premier, lui avait parlé d'espérance, et la jeune femme devenue la compagne de Marthe, et enfin M. de Valserrès, son ennemi d'autrefois, son ami d'aujourd'hui.

Simon, cette résolution prise, sortit de la chambre sur la pointe du pied.

M. de Valserrès avait conservé ses habitudes matinales, et il se promenait déjà dans le jardin de la villa.

Quand il aperçut Simon à travers la grille, le banquier fut pris d'une émotion subite.

Jamais Simon n'était venu chez lui depuis leur réconciliation.

Que s'était-il donc passé ?

Et M. de Valserrès songea à la pauvre Marthe, et il eut peur...

La grille avait été laissée entr'ouverte par le jardinier.

Simon n'eut donc qu'à la pousser pour entrer, car M. de Valserrès, subitement ému, ne se pressait point de venir à sa rencontre.

Simon alla droit à son ancien ennemi et lui dit :

—Je suis matinal, hein ?

Il y avait dans cette voix de l'agitation, une émotion mystérieuse à coup sûr, mais non de la douleur.

M. de Valserrès respira.

—En effet, dit-il, je vois que nous avons les mêmes habitudes.

Mais quelle idée t'a passé par la tête de venir me voir, mon ami ? tu ne m'as pourtant pas habitué à tes visites.

—C'est que j'ai besoin de te parler...

—Ah !

—Et... sérieusement ?

Simon n'était plus sombre et triste comme la veille, et les soupçons que M. de Valserrès avait eus chez le notaire, soupçons changés un moment en une certitude lui revinrent.

—Ah ! tu veux me parler ? dit-il.

—Oui.

—Eh bien, va, de quoi s'agit-il ?

—Simon était parti de chez lui n'ayant qu'une idée, qu'un désir, qu'un but, obtenir le concours de M. de Valserrès pour préparer sa fille à cette brusque arrivée de la fortune.

Mais, dans les dix minutes qu'il avait mises à franchir la distance qui séparait sa maison de la villa, il avait songé à une foule de choses.

La question directe de M. de Valserrès : " De quoi s'agit-il ? " l'éveilla à demi de ce rêve ingénu.

—Mon ami, dit Simon, quand tu étais très riche, que faisais-tu de ta fortune ?

M. de Valserrès regarda le pauvre homme, et ses soupçons redevinrent une certitude.

Simon était l'homme aux trois millions.

Cependant, M. de Valserrès ne broncha pas.

—Mais, mon ami, dit-il, quand j'étais riche, je plaçais mon argent dans une foule d'entreprises hardies qui devaient doubler ma fortune et qui m'ont ruiné, comme tu vois.

—Ce n'est pas ce que je veux dire, balbutia Simon. Je parle de tes revenus.

—Mes revenus payaient mon train de maison, les fantaisies de ma fille et les miennes ; puis je faisais un peu de bien.

—C'est de ton train de maison que je veux parler, dit encore Simon.

J'avais cette maison où nous sommes, un hôtel à Paris, une quinzaine de chevaux, ceux de ma fille et les miens ; je recevais beaucoup de monde, j'étais d'un club et je perdais de grosses sommes au jeu, je faisais courir et je perdais généralement encore.

Mais pourquoi diable me demandes-tu cela ?

Et M. de Valserrès qui n'avait pu s'empêcher de sourire, regardait Simon du coin de l'œil.

—Dame, répondit naïvement Simon, qui prit tout à coup les mains de son ancien ennemi, c'est que...

Il s'arrêta hésitant.

—Eh bien ? fit M. de Valserrres.

Eh bien moi aussi je suis riche

M. de Valserrres ne jeta pas le cri d'étonnement auquel s'attendait presque Simon.

Il se contenta de dire en souriant :

—Je le savais

—Tu le savais ! exclama Simon stupéfait.

—Oui, tu as trois millions...

—C'est vrai, fit le bonhomme. Mais comment le sais-tu ? Tu as donc vu le docteur hier ?

—Non, mais j'ai vu maître Ladmiraault, le notaire.

—C'est bizarre... bizarre ! murmurait Simon.

—Enfin, reprit M. de Valserrres en souriant, tu viens me demander des conseils ?

—A cette dernière question, Simon tressaillit et songea à sa fille :

—Mon Dieu ! dit-il, je crois que je deviens fou ! Pardonne-moi, mon ami... j'oubliais le vrai motif qui m'amène vers toi...

—Vraiment ?

—Figure-toi que Marthe ne sait rien encore...

—Je m'en doute.

—Ah ! j'avais peur de la tuer... comprends-tu maintenant pourquoi j'étais si triste ?

—Oui, je le comprends.

—Mais le docteur m'a dit qu'on pouvait tout lui dire, et qu'aujourd'hui, quand il viendrait... si elle était aussi bien qu'hier... il me ferait un signe ; mais je ne sais pas, moi, je suis si embarrassé... comment dire cela à Marthe ?... Alors, toi qui es notre ami...

—Eh bien ! fit M. de Valserrres, je m'en charge.

—Vrai ?

—C'est moi qui lui apprendrai qu'elle est riche.

Une bouffée de naïf orgueil revint au bonhomme :

—Sais-tu, dit-il, que c'est une belle dot que trois millions ?

—Mais oui, fit M. de Valserrres.

—Avec cela je puis trouver un prince pour gendre...

L'ancien banquier posa la main sur l'épaule de Simon.

—Mon bon ami, dit-il, veux-tu un conseil ?

—Parle.

—Au lieu de songer à un prince, donne ta fille à l'homme qu'elle aimera, c'est le meilleur usage que tu puisses faire de tes trois millions.

Simon courba la tête et murmura :

—Tu as raison... je suis un peu fou... pardonne-moi.

XXI

Le même jour que Simon et M. de Valserrres avaient eu l'entretien que nous venons de reproduire, M. de Courtenay était de son côté, en conversation intime avec son ami Arthur de R.

Ce dernier venait lui annoncer son prochain mariage.

Tout en répondant à M. de R. ... par les compliments d'usage, Courtenay était si visiblement préoccupé que son ami ne put s'empêcher de lui demander à quoi il rêvait. Il finit même par lui dire que s'il gardait ainsi le silence, il croirait que Courtenay avait contre lui quelque chose qu'il ne voulait pas lui dire.

A cette interpellation directe, Courtenay tressaillit, posa ses deux coudes sur la table et répondit brusquement :

Ma foi ! tant pis, tu auras voulu !

—Quoi donc ?

—Devenir mon confident.

—Tu as une confidence à me faire ?

—Mon Dieu, oui.

—Je gage que, toi aussi, tu te maries ?

—Non, mais je suis amoureux...

M. Arthur de R. ... regarda son ami avec un certain étonnement.

—Mon cher, reprit Léon de Courtenay, tu vois un homme qui a passé sa vie à se refuser toute émotion violente et tout excès. Je ne me suis abandonné complètement à aucun penchant, je n'ai aimé qu'avec réserve, semblable à ces convives qui ne boivent que de l'eau rougie par crainte de se griser.

Voilà six années que tout Paris me proclamait le plus sage et le plus philosophe des viveurs.

Adieu mes théories, mon cher bon ! me voici amoureux... et amoureux d'une femme qui ne peut être ma maîtresse... ni ma femme.

—Pourquoi ?

—J'ai un rival, ou plutôt une rivale, dit M. de Courtenay avec mélancolie.

—Ah !

—Et cette rivale, mon ami, se nomme la mort, acheva Léon. Arthur fit un véritable soubresaut sur son siège.

—Es-tu fou ? dit-il.

—Non, mais j'aime une pauvre fille qui sera peut-être morte dans un mois.

—Allons donc !

—Ma foi ! reprit M. de Courtenay s'efforçant de sourire, tu l'as voulu ! tant pis pour toi, tu sauras tout.

—Mais parle donc, cher ami.

—Te souviens-tu du jettator ?

—Simon ?

—Oui.

—Il n'était pas si jettator que cela, et la preuve en est que j'ai tué mon adversaire quand je devais être tué moi-même. Eh bien ?

—C'est sa fille que j'aime... Ah ! mon bon, c'est toute une histoire. J'ai commencé par ne m'intéresser à elle que pour faire plaisir à Morgan.

—Bon !

—Puis Morgan et son beau-père sont partis en me la recommandant. Alors j'ai pris ma mission au sérieux ; puis je me suis associé un jeune médecin plein de talent, qui paraît avoir trouvé des moyens victorieux contre la phthisie.

D'abord cette lutte contre le mal a séduit mon esprit désœuvré, puis ma sensibilité s'en est mêlée...

—Puis ton cœur...

—Comme tu le dis.

—Mais enfin, comment est-elle ?

—Tantôt bien, tantôt mal.

—Elle a passé la chute des feuilles ?

—Oui ; mais viennent les premiers bourgeons...

La voix de ce railleur éternel qu'on appelait Courtenay était devenue sourde tout à coup.

—Veux-tu un conseil ? dit Arthur.

—Parle.

—Epouse-la ; je gage que tu la sauveras !...

—Oh ! si je le savais... fit M. de Courtenay vivement.

En ce moment la porte s'ouvrit et le valet de chambre apporta une lettre sur un plateau disant :

—De la part de M. le baron Morgan.

Paul Morgan à M. Léon de Courtenay.

« Mon bon ami,

Enfin ! ce mot, qui commence ma lettre, veut dire que nous avons trouvé.

Les d'Aprémont, cher railleur, ne seront pas troublés dans leur heureuse médiocrité par ces trois millions qui nous pesaient tant.

Il y a de par le monde un marquis de Saint-Joseph et ce marquis... Non, tu ne le connais pas ? Ce marquis, c'est Simon ! Simon, le pauvre vieillard, aigri ; Simon, l'ancien ennemi de M. de Valserrres, le père de Marthe, notre Simon, enfin.

Le bonhomme est tombé sur un journal par hasard, un des journaux dans lesquels le notaire avait fait ses annonces.

Il a commencé par aller chez le notaire, hier, s'est assuré de la réalité de cette succession inattendue et a promis de revenir au bout de trois jours, avec tous les papiers, néces-

saïres à son identité ; mais il n'a donné ni son nom, ni son adresse.

Le soir, nous l'avons vu, M. de Valserras et moi, et son visage impénétrable ne nous a rien laissé deviner.

Ce n'est que ce matin qu'il s'est ouvert à M. de Valserras, ne se doutant pas, le pauvre homme, que ces trois millions venaient de moi.

Il ne le saura même jamais.

Il avait peur de tuer sa fille, nous a-t-il dit, en lui dénonçant ce revirement subit de la fortune, mais le médecin l'a rassuré, et, il y a une heure, Marthe a pu apprendre sans danger qu'elle avait une dot de trois millions.

La chère enfant a été presque insensible à cette nouvelle.

—Que peut nous faire tout cet argent ? a-t-elle dit ingénument, ne sommes-nous pas heureux ainsi ?

Nous ne t'avons pas vu depuis deux jours, mon bon ami, et c'est pour cela que je me hâte de te donner cette bonne nouvelle.

Ton dévoué,

PAUL."

Cette lettre échappa des mains de M. de Courtenay.

—Mais qu'as-tu donc ? fit Arthur, et comme te voilà pâle !

—Mon ami, répondit M. de Courtenay, sais-tu ce que contient cette lettre ?

—Non.

—Une chose bien simple, Marthe la poitrinaire, Marthe la mourante, Marthe que j'aime, hérite de trois millions.

—Bravo ! fit Arthur. Alors tu l'épouseras, et l'amour aidant elle vivra.

—Je vois que tu ne me connais pas, répondit froidement Léon. Je l'eusse épousée peut-être quand elle était pauvre. A présent, c'est impossible, et elle ne saura même pas que je l'aimais.

Et M. de Courtenay s'approcha d'une table, prit une plume et écrivit la lettre suivante :

" Mon cher Paul,

Une petite affaire d'intérêt me force à quitter Paris aujourd'hui même. Je vais à Londres, de là en Ecosse, peut-être en Irlande.

Je ne répondrais pas que de là je ne m'embarquasse pour l'Islande et le pôle nord.

C'est un voyage d'au moins deux années que je t'annonce sans crier gare !

Du reste, mon ami, eu égard à tes opinions de chevaleresque probité, il vaut mieux que je ne revois pas Marthe Simon, car...

Donc, au revoir, et crois-moi, au bout du monde comme à Paris.

Ton ami affectueux,

COURTENAY.

Mais M. de Courtenay n'avait pas encore fermé cette lettre que son valet de chambre reparut.

Il apportait une nouvelle lettre confiée à un commissionnaire.

M. de Courtenay fut pris d'un tremblement nerveux en l'ouvrant, car il avait reconnu l'écriture de Marthe Simon.

Marthe écrivait :

" Monsieur et ami,

Il est impossible que vous refusiez un quart d'heure d'entretien et de tête-à-tête à votre protégée.

Mon père part ce soir pour un petit voyage. Il va à Evreux avec M. de Valserras.

Venez à huit heures, je veux vous voir et vous parler seule à seul.

Celle que vous appelez

Votre chère malade."

—Fatalité ! murmura M. de Courtenay.

Et il jeta au feu la lettre qu'il venait d'écrire.

Léon de Courtenay passa le reste de la journée à faire et à défaire sa malle.

A sept heures et demie il demanda sa voiture et donna l'ordre à son valet de chambre de tenir tout près pour son départ, le lendemain, par l'express du matin. Puis il se fit conduire à Auteuil.

—Ma parole d'honneur, murmura-t-il une demi-heure plus tard en montant à pied la rue de la Croix, si cette petite Marthe était restée pauvre, j'aurais fini par l'épouser... Or, comme elle est condamnée à mourir... Allons, Dieu fait bien tout ce qu'il fait...

Arrivé à la grille, il entra dans le jardin sans faire aucun bruit, pénétra dans le vestibule et alla frapper à la porte du salon.

—Entrez ! répondit la voix de Marthe.

A la vue de M. de Courtenay, la jeune fille se souleva à demi dans son fauteuil, mais elle retomba.

Étaient-ce les forces qui lui manquaient, ou bien était-elle sous le coup de quelque violente émotion.

Elle tendit la main à Léon :

—Vous êtes bien bon, monsieur, d'être venu, dit-elle.

—Mais, chère enfant, murmura-t-il, non moins ému qu'elle, vous voilà donc encore souffrante ce soir ?

—Oui, j'ai été un peu bouleversée... Il s'est passé tant de choses !

—Je le sais.

—Ah ! vous... savez ?..

—Je sais que vous voilà riche, fit-il en souriant.

—C'est précisément pour cela que je vous ai écrit, mon ami.

Et d'un geste et d'un sourire elle l'invita à s'asseoir auprès d'elle.

Léon obéit, et il continua à tenir une des mains de Marthe dans la sienne.

Marthe reprit :

—Mon père perd un peu la tête, et je n'ai même pas songé à tout lui dire.

Léon tressaillit.

—Car je sais tout, fit-elle, et depuis longtemps.

—Vous... savez !..

—Je sais que, pour restituer ces trois millions, M. de Valserras et le baron Paul Morgan, mes deux autres bienfaiteurs, se sont condamnés à la pauvreté.

—Comment ! exclama M. de Courtenay, vous savez cela ?

—Oui.

—Mais comment le savez-vous ?

—Il y a deux mois, j'ai eu une mauvaise nuit pendant laquelle M. de Valserras et sa fille sont restés à mon chevet.

Vers quatre heures du matin, je m'étais un peu assoupie, mais je ne dormais pas, et j'entendais, la fièvre aidant, tout ce qui se disait et se faisait autour de moi. Persuadés que je dormais, le père et la fille causaient précisément de cet héritier introuvable.

J'étais loin alors, comme bien vous pensez, de supposer que cet héritier, c'était mon père.

Aussi me suis-je tue, et depuis deux mois que je possédais ce secret, jamais un mot, jamais un geste ne me sont échappés qui pussent éveiller la susceptibilité ombrageuse de M. de Valserras et de ses enfants.

Or, mon ami, poursuivit Marthe, je sais donc toute l'histoire, et je partage entièrement votre opinion, cent mille francs ne valent pas trois millions, et la probité de M. le baron Morgan est exagérée.

—Je lui conseillais de partager, moi, dit M. de Courtenay, qui ne savait pas où Marthe en voulait venir.

—Je le leur proposerais bien aussi, a-t-elle ; mais je les connais, ils me refuseraient.

—C'est bien possible.

—Alors j'ai songé à vous...

—Oh ! moi ! fit Courtenay, je n'aurai pas plus d'influence...

—Quant à mon père, poursuivit-elle, il est complètement grisé... et il n'a plus qu'une chose en tête, me marier...

M. de Courtenay tressaillit, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

—Me marier, dit-elle avec un sourire amer, quand je sens bien que je n'ai pas trois mois à vivre... La chute des feuilles m'a épargnée, mais, je le sens, je m'en irai avec les premiers bourgeons du printemps.

Alors, savez-vous ce qui arrivera ? Mon pauvre père deviendra fou, il me suivra à quelques jours de distance, et nos amis resteront pauvres ; car les parents que nous avons en Savoie, paraît-il, viendront recueillir notre héritage.

C'est pour cela que j'ai songé à vous...

—Mais que puis-je faire, moi ? s'écria M. de Courtenay.

—Écoutez, mon père me donnera deux millions de dot. J'ai le droit de les laisser par testament à mon mari. Voulez-vous m'épouser ? Je n'enchaînerai pas votre liberté longtemps, mon ami, puisque je vais mourir... et quand je serai morte, vous qui êtes riche, vous qui êtes l'ami de Paul Morgan, vous lui rendrez ce que je vous aurai laissé.

Léon de Courtenay avait glissé de son siège aux genoux de Marthe :

—Oui, dit-il enfin, oui, vous serez ma femme... mais vous ne mourrez pas... car je vous aime !...

Un cri souleva la poitrine oppressée de la jeune fille, puis ses yeux se fermèrent et sa tête s'inclina sur l'épaule de M. de Courtenay qui baisait ses mains avec transport.

ÉPILOGUE.

Ceci se passait au commencement du mois de mai dernier.

M. de Valserres, sa fille, son gendre et son petit-fils, un bel enfant de deux ans et demi, qui a les cheveux blonds comme un chérubin, étaient assis un soir à l'heure du crépuscule sous un berceau de jasmins, de clématites et de chèvrefeuilles, dans le jardin de la villa d'Auteuil.

L'enfant se roulait sur l'herbe, M. de Valserres et son gendre fumaient tranquillement des cigarettes et Pauline travaillait à un ouvrage de tapisserie.

Evidemment ils attendaient quelqu'un.

Le matin même, la poste avait apporté au baron Morgan une lettre datée de Lyon et ainsi conçue :

« Mon cher Paul,

Nous sommes à Lyon depuis hier soir. Si tu voyais Marthe, tu ne la reconnaitrais plus. Cette pâle poitrinaire, mon ami, qui devait mourir l'an dernier au commencement du printemps, est à présent une personne florissante, presque joufflue.

Et je suis le saint qui a accompli ce miracle ! Comprends-tu mon orgueil ?

Nous sommes heureux, très heureux, infiniment heureux, et notre ami Simon, devenu mon beau-père, est pareillement devenu le meilleur et le plus placide des hommes.

À Nice, où nous avons passé tout l'hiver, il avait encore cependant quelques retours d'humeur quinquante, quelques soupirs gros comme des montagnes.

Ce n'était pourtant plus l'état de sa fille qui en était cause ; Marthe était sur la grande route de la santé.

Il n'avait plus à se plaindre de ce pauvre Valserres. Rien ne lui manquait... Qu'avait-il donc ?

Un matin, j'ai eu, moi aussi, un peu d'humeur et j'ai pris le bonhomme à part.

—Si vous croyez, lui ai-je dit, que vous nous amusez beaucoup, votre fille et moi, avec vos soupirs et vos bonderies ?... Voyons, si vous avez quelque chose sur le cœur, dites-le moi... et finissons-en...

Jamais je ne l'avais ainsi bousculé. Il est devenu tout tremblant ; puis il a balbutié, puis il a fini par entrer dans la voie des aveux, comme disent les gens de justice.

—Eh bien, m'a-t-il répondu, j'avais rêvé que ma fille serait princesse.

Tu penses si je lui ai ri au nez.

—Mais, bonhomme que vous êtes, me suis-je écrié, vous ne songez donc pas que je m'appelle Courtenay ; que je suis d'une branche cadette de cette maison normande, qui est princière !

—Est-il possible ? s'est-il écrié.

—Comment ! mais un de mes ancêtres a été roi de Jérusalem !

Le bonhomme est tombé à mes genoux et il m'a demandé pardon.

Depuis ce temps, il est adorable et ne soupire plus.

O vanité ! hein !

Nous partons demain matin par l'express et nous serons à Paris à six heures, et auprès de vous entre huit et neuf.

Je t'écris donc pour t'annoncer notre retour et, en même temps, pour régler dès à présent un petit compte.

Mon bon ami, écoute-moi bien. Mon mariage avec Marthe a été le résultat d'un affreux complot.

Marthe croyait qu'elle allait mourir, je l'épousais pour hériter d'elle. Son héritage recueilli, je le donnais à M. Henri Morgan, mon filleul, qui doit être âgé de deux ans et demi à l'heure où je t'écris.

Mais voici que Marthe n'est pas morte, et que, Dieu aidant, elle pourra devenir grand-mère.

Mais Marthe est ma femme, elle a épousé toutes mes opinions, toutes mes théories ; elle sait très bien que cent mille francs au bout de soixante ans ne font que la bagatelle de seize cent mille francs avec les intérêts des intérêts capitalisés, et non point trois millions, et qu'elle a touché par conséquent quatorze cent mille francs de trop.

Il est donc convenu entre nous que ces quatorze cent mille francs sont la dot de mon filleul Henri Morgan, pour qui tu n'as pas le droit de refuser, ô Bayard !

Donc à demain. Je baise les mains de ta femme, et je serre les vôtres.

LÉON.

P. S. Le bonhomme de père Simon lit par-dessus mon épaule tandis que je t'écris, et je vais flatter sa folie douce en signant :

Prince de COURTENAY.

Cette lettre était donc arrivée le matin, et depuis une heure, les hôtes de la villa étaient fort agités, tant ils avaient hâte de revoir leurs vieux amis.

Enfin un bruit de voiture se fit entendre, et ce bruit vint mourir à la grille.

Tous s'élançèrent, mais le jardinier arrivé avant eux avait ouvert les deux battants de la grille, et le coupé de Léon de Courtenay entra aussitôt.

Marthe en sortit belle et radieuse, et se jetant au cou de Pauline, elle lui dit à l'oreille :

—Mon amie, je crois que je vais devenir mère. Si j'ai une fille, elle sera baronne Morgan, n'est-ce pas ?

Oh ! que c'est bon de vivre !

M. de Valserres avait passé son bras sous celui de Léon de Courtenay et lui disait :

—J'étais un peu de votre avis au sujet des quatorze cent mille francs, mais cet argent avait besoin d'une épuration.

—Et il l'a eue, répondit Courtenay, en passant par vos mains, car Paul et vous, mon cher ami, vous êtes les plus honnêtes gens qu'on puisse rencontrer.

—Amen ! murmura le vieux Simon qui, les yeux humides, contemplait sa fille rayonnante de jeunesse et de santé et que les approches de la maternité rendaient plus belle encore...

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

LE DIAMANT CACHÉ.